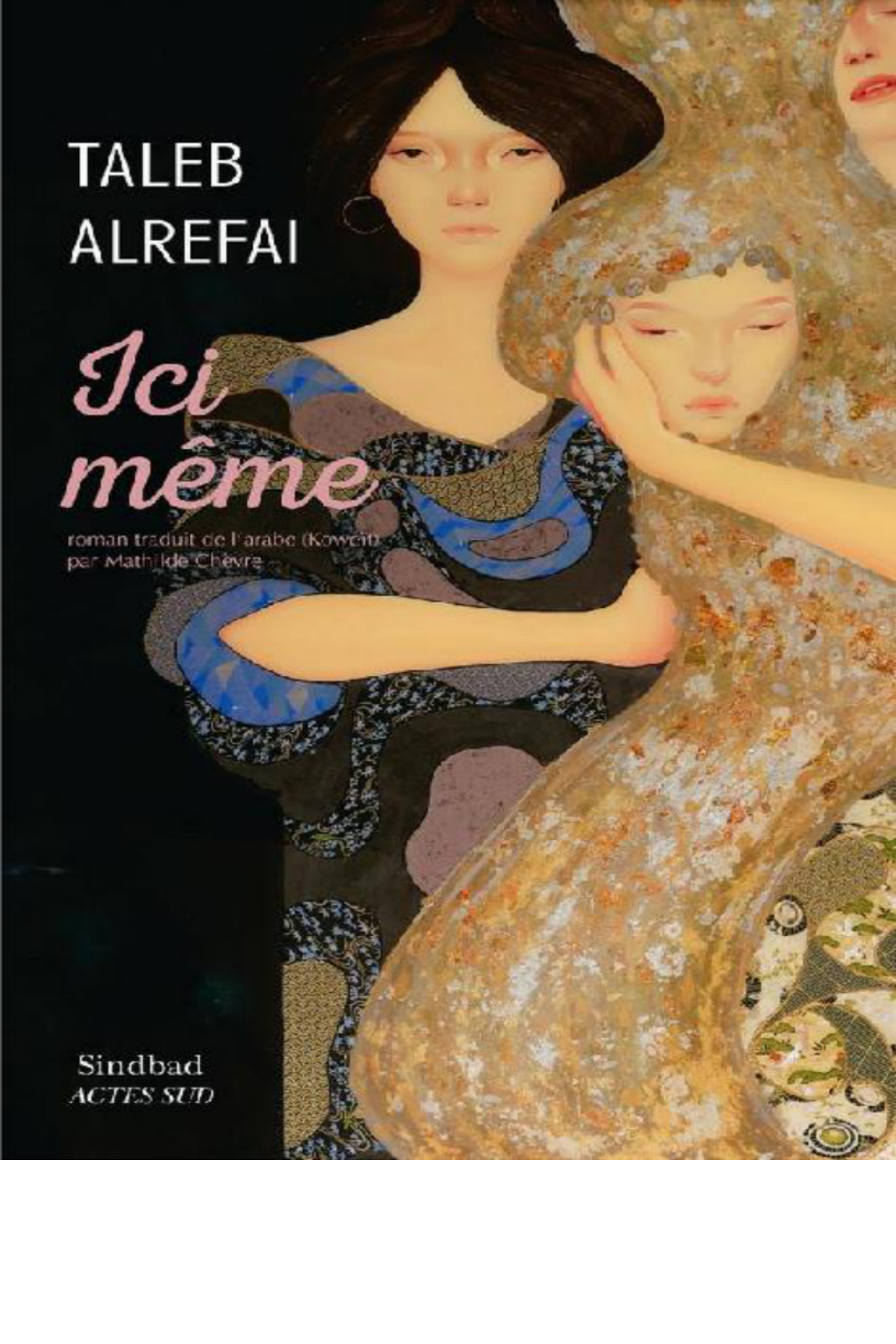


Ici même

Alrefai, Taleb

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a stylized illustration. It features a woman with dark hair and a large hoop earring, wearing a patterned blue and black dress. She is holding a large, textured, golden-brown object that resembles a piece of fabric or a mask. To the right, another woman's face is partially visible, with red lips and a serene expression. The overall style is painterly and evocative.

TALEB
ALREFAI

*Ici
même*

roman traduit de l'arabe (Koweït)
par Mathilde Chèvre

Sindbad
ACTES SUD

Sindbad

est dirigé par Farouk Mardam-Bey

LA BIBLIOTHÈQUE ARABE

Mêlant fiction et réalité, Taleb Alrefai met en scène son propre personnage, témoin d'une histoire d'amour malheureuse. Lui-même, sa femme et sa fille, ses faits et gestes au ministère koweïtien de l'Information où il travaille, ses soucis de santé ou encore son addiction à Twitter se fondent dans la trame du récit de Kawthar, l'héroïne de son roman.

Appartenant à une grande famille chiite, riche, cultivée et plutôt libérale, Kawthar est comptable dans une banque internationale. À vingt-sept ans, elle tombe amoureuse d'un homme marié, père de trois enfants, et qui a de surcroît le tort d'être sunnite. Sa relation à sa famille, y compris à son père tant admiré, ne cesse alors de se détériorer, si bien qu'elle finit par décider, en contrevenant aux traditions sociales les plus inviolables, de quitter la maison familiale.

Mais pourra-t-elle désormais, "ici même", au Koweït, s'assumer en femme indépendante et libre ?

TALEB ALREFAI

Taleb Alrefai est né au Koweït en 1958. Après avoir travaillé comme ingénieur civil, il a rejoint le Conseil national de la culture, des arts et des lettres, où il occupe un poste de conseiller. Il est l'auteur d'une dizaine de romans et de recueils de nouvelles, qui portent notamment sur la condition féminine dans son pays et sur celle des travailleurs immigrés. Ici même, paru en 2014, est son premier roman traduit en français.

Illustration de couverture : © Lauren Brevner

Titre original :

Fî l'hunâ

Éditeur original :

Maktabat al-Koweït al-wataniyya

© Taleb Alrefai, 2014

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06172-2

TALEB ALREFAI

Ici même

*roman traduit de l'arabe (Koweït)
par Mathilde Chèvre*

Sindbad
ACTES SUD

*À ma femme Chorouq,
mon amour et mon amie fidèle.*

Seul, ici même, dans le bureau n° 33 du premier étage de l'école communale, propriété du Conseil national des arts et lettres dans le quartier de Moubârakiya près des vieux souks de la ville de Koweït. La douleur de ma hernie discale ne quitte pas mon dos, elle pince et des fourmillements courent dans ma jambe gauche engourdie. Je l'écoute. Je me lève de ma chaise de temps à autre, je marche en comptant mes pas au milieu de mon bureau. J'étire mon torse et je me ploie de droite, de gauche.

*Lève-toi et danse la bouchiya¹ pour moi,
Laisse-moi étancher la soif de mon être frêle...*

Marquée par le temps, la voix du chanteur Mahmoud al-Koweïti s'élève dans la pièce close de mon bureau. Elle se glisse et redonne à ses murs des couleurs, il psalmodie l'ancienne chanson de la *Sâmarya*².

Danse pour moi et lève le voile léger...

À l'instant même où l'idée m'est venue d'écrire ce roman, la mélodie a surgi. Elle s'est emparée de mon esprit, elle allait, venait, jaillissait à tout moment... Maintes fois, je me suis demandé ce que la musique apportait à l'écriture. Le chant du 'oud se faufile et me va droit au cœur. J'imagine l'amour du poète pour sa bien-aimée, son désir brûlant, son argumentation incessante, sa prière pour qu'elle se lève et qu'il la voie, lente et nonchalante, danser devant lui. Et après qu'elle a levé la *bouchiya* qui voile son visage, il peut abreuver son âme.

Laisse-moi étancher la soif de mon être frêle...

Quel est ce secret qui fait de notre corps une source pour étancher cette soif ardente qui manque de nous briser l'âme ?

Tous les matins, je rentre dans ma chambre et referme la porte de mon cœur derrière moi. Je passe ma journée à lire et à écrire.

Tout à l'heure, Kawthar m'a téléphoné. J'ai vu son numéro s'afficher sur mon portable :

— Allô...

— Bonjour, que ton matin soit rempli de roses !

Sa voix affectueuse réveilla dans mon cœur une joie endormie, je lui rendis son salut chaleureux :

— Bonjour, que ton matin soit fleuri lui aussi !

— Je vais passer te voir.

- Quand ça ?
- Je ne sais pas...

Elle avait dit cela avec cette manière de parler bien à elle, avant d'ajouter :

- Peut-être demain, je ne suis pas sûre.
- Tu es la bienvenue !
- Comment va Fadia ?

Elle m'avait interrompu dans mon travail pour prendre des nouvelles de ma petite fille ! J'eus un sourire :

- Viens nous rendre visite à la maison pour la voir !
 - Je n'y manquerai pas ! Salue-la bien pour moi, ainsi que Chorouq !
- Et aussi vite qu'elle avait apparu, sa voix disparut après un "Bye !".

Je suis revenu, ici même. Je me suis replongé dans ma douce mélodie, tandis que le calme recouvrait à nouveau mon bureau. De son côté, la solitude s'est approchée et a dévoilé un bout de son sein en chuchotant avec malice :

Laisse-moi étancher la soif de mon être frêle...

¹ La *bouchiya* désigne une danse, mais aussi le voile léger qui lui donne son nom. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

² Musique de Hamad al-Rajib et paroles du poète Khamis ben Mohammed al-Chammari.

“En recevant ce contrat...

Tu chuchotes, en te parlant à toi-même, et le serment te mord la langue. Un mouvement de peur éphémère arrête les mots au seuil de tes lèvres et de ta pensée. Et comme si tu fuyais la fin de ta phrase, tu laisses ton esprit dériver, tu retournes t'affaler dans ton lit, au milieu du silence engourdi qui enveloppe ta chambre à coucher. Une sorte de mélancolie continue de t'accompagner, chaque jour, tu la ressens. Presque la moitié d'une année est passée et tu dors toujours seule, ici même, dans ton appartement.

Comment devient-on familier d'un lieu, comment l'apprivoise-t-on ? Tu es comme une visiteuse arrivée hier dans cet appartement ! Quand vas-tu nouer une relation entre vous ? Quand marcheras-tu sans méfiance, quand suivras-tu ses couloirs avec légèreté en connaissant les méandres de leurs angles insidieux, comme tu marchais dans la maison de Dasma ?

Tu es née là-bas, dans la maison de ton père, dans le quartier de Dasma. Là-bas tes pieds menus ont connu les vibrations des premiers pas hésitants à la surface du sol, ils ont avancé avec une appréhension craintive, ils ont appris le secret de la marche... Dans cette maison, tu as gambadé en enfant gâtée. Tes pas ont appris par cœur la géographie des lieux. Doucement, l'odeur chaude de votre maison s'est mêlée à ton corps, et elle habite encore ton cœur.

La montre rouge lumineuse posée près de toi indique 5 heures et quart du matin. À l'extérieur, le soleil s'étire avec paresse et rechigne à se montrer. La mer attend tes salutations matinales quotidiennes derrière les rideaux. Toi, tu attends de la revoir étendue à perte de vue.

Tu regardes le plafond, et la question prend forme dans ta bouche : ai-je peur ?

Machârî, tu es une personnalité éminente, par ton nom, par le nom de ta famille, ancien et respectable, par les origines de ton épouse, par le prestige de tes fonctions. Il émane de ton allure virile un magnétisme, qui laisse tes plus proches collaborateurs pétris d'admiration pour ton calme, ta courtoisie et ton élégance. Tu es "intelligent", tu façannes ton image à la perfection, tout comme ta prestance, ta grâce, ton regard. Tes vêtements distingués, la montre à ton poignet, l'éclat de tes souliers, ton pas quand tu avances... Tu séduis et tu tentes n'importe quelle jeune fille, n'importe quelle femme se laisserait amadouer. Moi Kawthar, j'ai ôté ton enveloppe courtoise et je t'ai connu. Du dehors, tout est bien beau, mais au-dedans, "c'était trop beau pour être vrai", comme dit le dicton. Mais, t'ai-je connu vraiment ? J'ai l'impression parfois de t'avoir connu exactement. D'autres fois, la tristesse me prend, et alors je découvre que je ne te connais pas.

On dirait que le sommeil et la nuit ont amoncelé des monticules de peur dans mon cœur. Je me suis éveillée dans ma chambre, sur mon lit, les questions gisent à mes côtés, sifflent à mes oreilles. C'est comme si je n'avais pas pris ma décision, rien réglé. Aujourd'hui, nous allons nous marier. Enfin tu deviens mon mari et je deviens ta femme par un contrat légal.

Pourquoi ai-je peur ?

Je t'ai donné en moi-même le surnom de "l'homme des plaisirs éphémères", car tu adores tout ce qui passe de façon éphémère, sans conséquence. Lors de notre première conversation au téléphone, j'étais alors responsable des comptes des personnalités importantes à la banque, tu m'as révélé ton goût pour les transactions de titres sur le marché des portefeuilles financiers :

— Débarrassez-vous des actions dès que leur valeur est en hausse, je ne supporte pas d'être attaché à un titre.

Tu ne supportes pas d'être attaché à quelque titre que ce soit, à quelque femme que ce soit... Tu es un homme qui, pour la renommée publique de sa vie maritale, veut qu'elle soit d'une blancheur immaculée, qu'elle jouisse de calme et de stabilité loin des qu'en-dira-t-on et des rumeurs, mais qui au fond de lui veut frémir de jouissance avec une femme autre que la sienne.

Il y a trois mois, je t'ai surpris en train de marcher dans la partie neuve du centre commercial Afniouz avec ton élégante épouse et ta petite fille. Mon cœur a vacillé. J'avais l'impression qu'un doigt incisif me poussait à cligner

des cils. L'angoisse s'est déchaînée dans ma poitrine, une lourdeur lente s'est emparée de mon pas. Je me suis rappelé tes promesses et notre mariage proche, ton visage au bord des larmes tandis que tu jures que jamais de ta vie tu n'as aimé d'autre femme que moi. Tout a défilé devant moi. J'ai erré, désespérée, j'aurais voulu te saluer, te tendre la main, jeter mon regard droit dans les yeux que je connais si bien et te lancer d'un ton glaçant : "Puisque tu désires rester avec elle et nous avoir toutes les deux, je ne vois pas d'inconvénient à te partager avec cette femme."

Est-ce qu'un homme marié à deux femmes les rassemble dans le même lit pour faire l'amour ? Ce doit être excitant de s'allonger entre nous dans les mêmes draps. Qu'y a-t-il de mal à ce que deux femmes partagent le même homme ?

Ce jour-là, tandis que je t'observais en train de marcher d'un pas calme, main dans la main avec ton épouse, j'ai senti la jalousie dévorer mes entrailles et la détresse museler mon esprit. Nous ne sommes pas encore mariés et je suis déjà consumée par ce feu... Que vais-je devenir après le mariage ?

J'ai pensé à ta femme, j'ai imaginé son choc en apprenant notre relation. Sûrement deviendra-t-elle folle quand elle découvrira que nous sommes mariés. Elle reviendra se plaindre à sa mère ou à l'une de ses sœurs, la brûlure en creux, avec des larmes de douleur, "ce misérable m'a trahie", elle se sentira faiblir et manquera d'avaler sa langue en disant :

— Il s'est remarié !

Je jurerais qu'elle ajoutera après quelques instants, le visage défait par la stupeur :

— Il s'est remarié avec une chiite.

Elle prononcera le mot "chiite" comme une insulte. Elle se détournera du choc de ton adultère et de ton choix d'une deuxième femme, pour se focaliser sur ce mariage avec une chiite. Comme si ton mariage avec une sunnite ou une chrétienne eût été plus supportable !

Ce jour-là, mes pas me font marcher comme une voleuse.

Je marche derrière vous, tiraillée entre mon cri étouffé et la déferlante de mes pensées, jusqu'à ce que tu choisisses, ou peut-être est-ce elle, d'entrer dans le restaurant français Le Nôtre. Dès que vous vous êtes assis, je demande au serveur libanais une table pour deux personnes. J'indique le coin qui me permettra d'observer votre table sans que tu puisses te retourner pour me voir.

À l'instant où je m'assois, je pense à m'enfuir, je sens que je ne supporterai pas de rester là, à ma place, à te regarder assis avec elle.

— Dans les jours à venir, je vais tout révéler à cette femme, je vais lui dire la vérité, me dis-je.

Je vous regarde, parler en chuchotant. Je trouve que ta femme a l'air calme

et pacifique. Je la contemple. À cet instant, une question se plante dans mon flanc : “Qu’ont-elles fait de mal, cette femme, cette enfant ?” Je me sens mal à l’aise, mais le feu ardent me pousse à me lever pour venir en direction de votre table. Je me tiens face à toi, la violence de la surprise égratigne ton visage lisse, je tends vers toi une main tremblante de rage :

— Bonsoir, monsieur Machârî.

Je ne sais ni d’où ni comment ce malheureux “monsieur” est venu se jeter dans ma phrase. Tu tentes de te contrôler, tu te lèves pour me saluer et entretes dents, tu laisses échapper :

— Bienvenue.

Je souris à ta femme :

— Je suis Kawthar.

Et puis je ne trouve plus que balbutier, mon cœur bat plus fort que le son de ma voix, mais je sens la gêne se déchaîner à la surface de ton visage. Pour écourter, je fais un signe :

— Je vous en prie.

Je plante mon regard dans le sien :

— J’ai été ravie.

Et je marmonne pour moi-même :

— Allez vous faire foutre, ta femme et toi !

Au moment de m’éclipser, je réalise que je n’ai pas salué ta fille, alors pour ajouter à votre embarras, je reviens un instant vers la petite, je lui caresse la tête :

— Ma chérie, tu es belle comme ton père !

J’ai quitté le restaurant et je suis sortie en contenant mon excitation, après m’être assurée d’avoir parfaitement gâché le plaisir de votre escapade familiale. À l’instant même où je suis montée dans la voiture, ma colère a explosé contre toi, contre moi, et j’ai commencé à pleurer.

Tu m’as téléphoné maintes fois, j’ai volontairement ignoré tes appels, je suffoquais de mon mal-être. C’était comme si je découvrais pour la première fois que tu étais marié, que tu avais une vie, une femme, des enfants. La seule chose qui me réconfortait était de t’avoir mis mal à l’aise, je jubilais de te laisser bouillir, de laisser monter en toi les volutes de l’angoisse jusqu’à ce qu’elles te remplissent, sans que tu aies de prise pour me les souffler en retour au visage. Je ressentais une satisfaction apaisante d’avoir porté le premier coup à ton épouse.

Dès ma première visite à ton bureau, tu m’as poursuivie en suppliant :

— On peut se voir ?

Pas un jour sans un texto de toi. “Que ton matin soit de la couleur des roses de l’amour. – Que ton matin soit rempli de passion.” Heure après heure, tes

messages m'arrivaient : "Pourquoi est-ce que je t'aime tant, tandis que toi ??? – Tu es sans pitié !" Sur mon téléphone portable, tu m'envoyais des liens vers des chansons d'amour, au petit matin une chanson légère et réconfortante, le soir venu une chanson rêveuse, quelques morceaux de saxophone de temps à autre. Je ne savais comment te répondre. Une part de moi-même se délectait de tes attentions et de cette traque galante, une autre restait froide à tes agissements.

Un soir, nous étions ensemble dans ma voiture, on roulait dans la rue Gamel Abdel Nasser près de l'hôpital Sabah, j'ai réalisé soudain que tu sortais avec moi alors que tu étais marié :

— Est-ce que tu acceptes que ta femme sorte avec un autre homme ?

Ma question avait jailli sans prévenir. Tu as sursauté comme si un scorpion t'avait piqué. Tu t'es redressé en te tournant vers moi et quelque chose de terrifiant était apparu dans tes yeux. Le visage dévasté par la colère, tu m'as mise en garde d'une voix vibrante :

— Fais attention à ne pas passer les bornes !

L'impudence... Tant de cynisme m'indignait. Assis dans ma voiture, galant compagnon de nos rendez-vous courtois, tu m'humiliais ! Toi qui maintiens ta propre femme bien à distance du genre de femme que je suis ! Je fulminais et peu à peu j'ai ralenti, jusqu'à m'arrêter sur le bas-côté près de l'entrée de l'hôpital.

— Descends ! ai-je crié.

Tu t'es tourné vers moi, interdit, comme secoué de surprise. J'ai dû descendre de la voiture, pieds nus, faire le tour vers ton côté, ouvrir ta portière et crier à nouveau :

— Descends, je te dis !

Je t'ai laissé là, stupéfait. J'ai roulé, avec le sentiment profond d'en avoir fini avec toi, de t'avoir jeté sur le trottoir de l'hôpital comme un kleenex sale. J'ai attrapé mon paquet pour fumer une cigarette, dans l'espoir d'enduire ton image de sa fumée noire au fond de ma poitrine.

À présent, nous sommes au bout, Machâri.

Finalement, c'est à moi que revient la décision de notre mariage ! J'ai la certitude que si tu le pouvais, tu serais ravi de me garder comme amante, cela te suffirait... Aujourd'hui, dans trois ou quatre heures peut-être, nous allons nous marier. Je tiendrai dans ma main le contrat qui fera de moi ta femme, par lequel je porterai ton nom, qui inscrira mon fils dans ta lignée.

C'est étrange, un contrat de mariage ! À travers un mur élevé, une porte s'ouvre pour laisser passer deux êtres. Avant cette porte, c'est le temps des sentiments, tout un monde... Une fois la porte franchie, c'est autre chose. J'ai beaucoup entendu sur les problèmes qui adviennent après le mariage. J'imagine la suite et c'est comme si ce contrat constituait une sorte de poisse

apposée sur l'histoire d'un homme et d'une femme. Un démon, caché dans l'encre du contrat de mariage, murmure à l'homme : "Cette femme est devenue ta servante et ta propriété, tu peux faire d'elle ce qu'il te plaît." Le démon murmure à la femme : "Cet homme est devenu tien, tu te dois de le suivre."

Comment seras-tu avec moi, Machârî, après notre mariage ? La peur avec laquelle je me suis réveillée à l'aube continue de m'entourer.

La religion musulmane exige la présence de deux témoins pour un mariage, deux hommes, musulmans, sains d'esprit. J'ai choisi deux témoins, aucun des deux n'est koweïtien. Tu ne veux pas que la nouvelle de notre mariage s'ébruite.

— Du moins pas pour l'instant, m'as-tu dit avec langueur.

J'ai avalé ton injure, je t'ai regardé étonnée. Comment peut-il échapper à ta sagacité que seuls deux événements ne peuvent être dissimulés : la mort et le mariage ? J'en ai eu assez de nos longues discussions, de rester seule, déchirée, alors j'ai accepté que notre mariage reste secret. J'ai accueilli l'offense de ce mariage, parce que mon cœur s'était épris de toi, parce que tu m'avais pourchassée de ton amour et de ton obstination à nous voir mariés, parce que je n'étais plus capable d'avalier l'amertume de l'attente et d'endurer les stries de la patience, parce que je n'ai plus supporté les rencontres furtives, la peur et les menaces de mon oncle Baqir.

J'ai choisi Haridi, le gardien égyptien de l'immeuble et Ali, le chauffeur de taxi libanais qui conduit ma bonne à l'église le dimanche soir. Il prendra Haridi dans sa voiture et tous deux viendront au palais de justice pour être témoins de notre mariage. J'ai donné à chacun d'eux 50 dinars pour m'assurer qu'ils seront bien au rendez-vous.

Hier, nous nous sommes mis d'accord :

— Je viendrai te chercher à 9 heures.

Une pensée sournoise et lancinante m'agite et me tourmente : et si tu ne venais pas ? Pourrais-tu revenir sur ton engagement ?

Avant même d'être écrit, notre contrat de mariage a poussé ma famille à me renier, ma mère, mes sœurs, mon oncle, tous les autres. Il ne fait aucun doute qu'il provoquera le courroux de la tienne. Il les poursuivra et reviendra souvent dans leurs conversations :

— Il a quitté sa femme et ses enfants pour courir derrière son amante chiite !

Ta famille et la mienne nous banniront... Nous dormirons enfin dans la légalité et dans le bannissement ! Et dans les sociétés puritaines, le bannissement procure un plaisir qui surpasse celui de la légalité !

Je brûle de voir ton regard au moment où je tiendrai dans ma main notre contrat de mariage. J'ai imaginé la scène des centaines de fois...

Ton regard a conquis mon cœur et dévoilé ton désir viril envers moi. Je me souviens de notre première rencontre, il y a quatre ans dans ton bureau au ministère. Je m'occupais depuis plus d'un an de tes affaires sur le marché des portefeuilles financiers, nous échangeions par téléphone, fax, e-mails. Tu étais un client VIP, j'étais directrice des comptes personnels dans la banque, et, piquée par la curiosité, j'ai décidé de te rencontrer. J'étais fascinée par ta politesse, par ta façon mesurée de t'exprimer. J'étais gênée par ta tendance à jouer à l'homme généreux qui m'envoyait des cadeaux précieux à chaque opération juteuse que je réussissais. Je redoutais de te découvrir et que tu sois en réalité différent de ton image dans les journaux et les revues, que tu n'aies pas la grande stature que j'aimais. Je ne m'imaginais pas mariée à un homme plus petit que moi. Je n'aime pas les hommes à la voix douce et aux gestes tendres, ni les hommes qui exhibent leur musculature athlétique comme preuve de leur virilité, je ne supporte pas les hommes aux pieds plus rêches qu'une lime à bois, ni ceux qui dégagent une odeur forte.

J'ai inventé comme prétexte que tu devais signer un nouveau document pour ton compte en banque, et lorsque tu m'as demandé de te l'envoyer par un coursier, j'ai prétendu qu'il s'agissait d'un document spécial requérant ta présence pour le signer à la banque, puis j'en suis venue au fait :

— Ou alors, je pourrais venir vous l'apporter ?

— Vous êtes la bienvenue.

Tu t'es empressé d'accepter, comme si tu espérais ma visite. J'ai jubilé lorsque tu as détourné le regard, au moment où j'ai pénétré dans ton bureau... Bien sûr, tu t'étais moins préparé que moi ! Mais à l'instant même où j'ai serré ta main, j'ai senti mon âme se reposer dans la tienne. J'ai aimé ton regard affectueux, humain et captivant, j'ai aimé tes mains à la fois rêches, viriles et douces, j'ai aimé tes longs doigts et tes ongles soignés.

À la fin de cette rencontre, après t'avoir parlé de ta situation financière, je me suis levée pour poser un sachet sur ton bureau :

— Qu'est-ce que c'est ? as-tu demandé surpris.

J'ai alors répondu cette phrase longuement préparée et répétée :

— Ce sont tes cadeaux.

Avant d'ajouter, à ton grand étonnement :

— Je suis plus riche que toi.

Ton visage s'est vidé de toute expression, et te prenant au dépourvu, je me suis levée pour partir.

— Un instant !

Tu t'es précipité de derrière ton bureau, ton calme semblait t'avoir abandonné :

— Où vas-tu ? as-tu demandé avec l'intention de m'attraper par le bras, mais tu t'es repris et tu as dit, dans une sorte de supplication :

— Asseyez-vous un peu...

— Retourne à ta place et assieds-toi, ai-je répondu avec autorité, et te fixant

dans les yeux, j'ai ajouté : Je t'ai menti, il n'y a pas le moindre document bancaire, pas la moindre signature.

Je t'ai laissé abasourdi et je suis sortie de ton bureau. Ivre, je planais presque, et je répétais à mon cœur ébahi : "Qu'il est beau !"

D'où vient la peur qui s'amoncelle ce matin, ici, à mes côtés ? Est-ce que nous marchons vers notre destin ou bien est-ce lui qui nous appelle ? Nous répondons présents sans savoir ce qui nous attend.

De même que tout homme a le droit d'épouser une femme qu'il aime et qui accepte de s'engager, je vais t'épouser parce que je t'aime... Ces derniers temps, l'obsession sombre de la grossesse me hante. Elle enfle en moi jour après jour, comme si je réalisais soudain que j'avais atteint la trentaine, que mes sœurs et amies avaient déjà de grands enfants. Je désire qu'un fœtus bouge en moi, que mon ventre gonfle comme celui de toute femme enceinte et que ma peau se fissure. Je me suis mise à marcher avec des sandales sans talons, peut-être ma colonne vertébrale se courberait-elle en poussant mon ventre à s'arrondir vers l'avant, peut-être sur mon visage, les rictus qui marquent le visage des femmes enceintes pointraient-ils ? Pour la première fois de ma vie, mes pas me conduisent dans des magasins de vêtements pour enfants. Je m'arrête devant les habits pour femmes enceintes, je m'imagine en train de pousser une poussette... Je comprends, maintenant, les plaintes de Mona, ma grande amie à la banque, qui après plus de cinq années de mariage ne parvient pas à tomber enceinte. Chaque fécondation *in vitro* qu'elle effectue est suivie d'un échec, elle reste seule et désespérée durant des jours, à noyer sa beauté dans ses larmes :

— Lorsqu'une femme est privée de grossesse, elle perd ce qu'il y a de plus précieux et de plus beau dans sa vie ! me disait-elle.

Je la regardais perdue dans son chagrin et sa douleur, elle me racontait, elle se racontait :

— Quand une femme a ses règles, quand elle est souillée par le sang, une sorte de gêne entache son humeur, et ce n'est pas à cause de la douleur qui accompagne les règles, c'est le chagrin qui ternit son âme de femme, quand elle roule la serviette et la jette, en cachette, dans la poubelle à ordures.

Puis elle adoucissait sa voix et disait :

— Les hommes ne voient des femmes que leur corps, s'ils savaient ce qui se cache derrière chaque organe féminin, leur regard changerait et peut-être éprouveraient-ils du dégoût !

Chaque fois qu'on se retrouvait en sortant du travail, et après s'être allégée du poids de son chagrin, elle concluait en disant :

— Je suis désolée...

Elle prononçait sa phrase comme si elle réalisait que je n'étais pas mariée. Une honte soudaine couvrait son visage et elle se levait en répétant :

— Je suis désolée, ma chère Kawthar, je t'ennuie avec mes plaintes...

Après t'avoir rencontré pour la première fois, et à peine étais-je sortie de ton bureau du ministère, j'ai éteint mon portable. J'étais sûre que tu téléphonerais, et je me suis lancé un défi : "Combien de fois appellera-t-il ? Trois, cinq fois..." Ce jour-là, j'ai laissé mon portable dans mon sac à main. Lorsque je suis revenue à la banque, j'ai été très occupée et je n'y ai plus prêté attention, jusqu'à ce que ma sœur Jamila m'appelle au bureau, étonnée :

— Ton portable est éteint ?!

Je me suis souvenue de mon téléphone, je me suis souvenue de toi. Quand j'ai allumé mon portable, j'ai découvert que tu m'avais appelée sept fois... J'ai souri et je n'avais pas fini de lire le numéro que tu renouvelais ton appel :

— Allô...

Comme si entendre ma voix était la seule chose que tu espérais de la vie, pour que son écho te rende une part de ton âme perdue, tu es resté muet et j'ai attendu avec malice que tu prononces un mot. Tu ne disais rien, j'ai fait le premier pas :

— Vous désirez, monsieur Machârî ?

— Ne m'appelle pas monsieur.

Sans doute était-ce la première phrase de notre histoire d'amour. Dans le timbre de ta voix, j'ai entendu ta fragilité, j'ai senti combien tu restais enfant, j'ai compris que beaucoup de choses se tisseraient entre nous. Je ne sais comment, je t'ai tout de suite demandé :

— Tu déjeunes avec moi ?

Ma requête soudaine t'a interloqué. Tu as tardé quelques secondes à me répondre, ... Quelques secondes ont suffi pour que je retire mon invitation :

— Désolée, ma mère m'attend, ai-je dit.

Je t'ai interdit tout coup de fil, sans tenir compte du fait que j'étais revenue vers toi. J'étais gênée pour moi-même de m'être précipitée à t'inviter, j'étais gênée pour toi que tu aies refusé de saisir mon invitation, deux gênes combinées... J'ai éteint mon téléphone et j'ai quitté mon travail avant la fin de la journée.

C'est toi qui t'es obstiné à me poursuivre. Je me souviens de ce texto :

— Un beau matin pour les filles énervées !

Je l'ai trouvé sur mon portable le lendemain matin. J'étais stupéfaite de ta légèreté cavalière ! Mais une pensée douce et trompeuse m'est venue et, revigorée, je me suis douchée, habillée, parfumée, et je suis sortie pour aller travailler. À peine étais-je montée dans ma voiture que, comme si tu étais en train de me surveiller, tu m'as envahi. Ta voix avait une intonation à laquelle je n'étais pas habituée tout au long de nos affaires bancaires :

— Que ton matin soit rempli de roses !

Je suis restée muette, tu as ajouté :

— Je te dérange ?

Ton coup de fil me surprenait, tes paroles me surprenaient. J'étais désarmée, incapable de répondre, alors tu as continué :

— Que puis-je faire pour te faire plaisir ?

— Je ne suis pas fâchée.

J'ai expliqué que je m'étais trompée, que mon invitation à déjeuner n'avait pas lieu d'être, que tu avais raison d'hésiter, qu'il fallait en rester là.

— J'attends une nouvelle invitation !

Ta phrase m'a déplu. J'avais l'impression d'être devant un autre homme que celui qui répondait toujours avec retenue tout au long de nos années d'échanges téléphoniques. J'ai tranché :

— Je préfère que nous conservions des relations professionnelles.

Tu es resté silencieux, j'ai saisi l'occasion pour glisser :

— Excusez-moi, j'ai un autre appel.

J'ai mis fin à ton coup de fil pour sortir de mon trouble, j'ai réalisé l'erreur majeure commise en te rendant visite, je me suis mise à me blâmer de cette invitation stupide et saugrenue, à me parler à voix haute : "Cet homme est marié et il a des enfants !"

Mais le bouquet de roses de chez Casablanca que tu as envoyé accompagné d'une carte blanche sur laquelle était écrit "Pour toi, ma chère" a envahi mon bureau de son odeur puissante, a touché mon âme et m'a troublée le reste de la journée.

Machârf, je ne sais pas exactement ce qui m'a poussée vers toi. C'est comme si aucun sentier ne permettait de connaître à la fois l'amour et l'amant. Tandis que l'on erre comme un fou à la recherche de l'amour, on ne parvient pas à voir l'amant, et lorsque l'amant nous a rendus fou, on dérive sans y prendre garde vers les frontières de la folie et les tréfonds du chagrin.

C'est toi qui m'as couru après. Certes, je t'ai rendu visite dans ton bureau par curiosité, mais tu m'as poursuivie.

— J'aimerais que l'on soit plus proches.

Tu as dit cela avec douceur, quand je t'ai appelé pour te remercier du bouquet. Et tu as continué ton charme d'une voix douce :

— Je suis désolé si je t'ai gênée.

"D'un jour à l'autre, un homme change du tout au tout", me suis-je dit en moi-même. Je suis restée incrédule face à la situation et la question m'a échappé :

— Mais que s'est-il passé ?

Avec la même douceur, tu as répondu :

— Je suis ensorcelé !

J'ai explosé de rire sans le faire exprès, mais tu as continué à t'extasier :

— Tu as le plus beau des rires !

Les jours passent et tu t'obstines à me poursuivre, la corde qui me freine se

détend peu à peu, ta voix emplît ma tête... Je me rappelle le jour où je suis sortie de la banque, tu étais là, à m'attendre sur le parking, tu as fait mine d'aller vers la machine de retrait et tu t'es arrêté face à moi.

— Je suis venu pour te voir, as-tu dit en plantant ton regard dans mon cœur. J'étais étonnée par ton attitude inattendue.

— Pourquoi es-tu si dure ?

Tu me parlais, et c'est comme si quelque chose s'unissait entre nous, comme si tes paroles dispersaient les miennes pour faire de moi une autre femme. Ce jour-là, tu m'as demandé que l'on se revoie.

— Je verrai, ai-je répondu pour éviter de rester trop longtemps figée à tes côtés.

Par ta faute, le cordon insidieux de l'aventure amoureuse s'est enroulé autour de mon cou et du tien. Nous sommes amants depuis quatre ans, mais quelque chose a changé depuis que nous avons décidé de nous marier, quelque chose s'est éteint dans ton regard fougueux, quelque chose s'est consumé dans le sourire qui embellissait ton visage.

— J'ai l'impression que ma vie s'effrite et s'effondre. Je ne parviens même plus à me concentrer sur mon travail ! as-tu confié avec tristesse.

Je suis devenue folle de toi comme partenaire de vie, tu t'es attaché à moi, je suis une femme séduisante... Ces derniers temps, j'ai souffert de te voir déchiré entre ton incapacité à quitter ton épouse, tes enfants et ton désir de rester avec moi...

J'ai décidé de ne pas te recevoir chez moi, espérant que cela t'éloignerait et mettrait fin à notre relation.

— Je te prie de ne pas me rendre visite. Je ne te laisserai pas entrer, ai-je prévenu.

Mais tu es venu...

La première fois, tu es resté debout derrière la porte pendant plus de quatre heures. Avant de t'en aller, tu as glissé sous la porte une petite feuille où tu avais écrit : "Kawthar est l'amour de Machârî." Tu es revenu une deuxième fois et tu n'as pas laissé de feuille. Une troisième fois, tu es arrivé après 2 heures du matin, j'étais endormie et la sonnette de la porte m'a surprise. Alors je me suis empressée de te faire entrer.

Tu te tenais là, défait, tu me regardais, debout en chemise de nuit, comme si tu me voyais pour la première fois :

— Je t'aime.

Tu as lancé ta phrase douloureuse, tu as laissé tomber ton corps sur le sofa et tu es resté rêveur sans prononcer un mot. Je ne sais comment je me suis assoupie sur le canapé d'en face, mais quand la bonne m'a réveillée à 7 heures, j'étais seule et j'ai pensé que j'avais dû rêver. Mais tu m'as appelée au téléphone pour me blâmer :

— Que tu es dure ! Je suis venu hier pour te voir... Je n'imagine pas ma vie sans toi.

— Et ta femme ?

La question t’a cloué le bec, elle m’a fendu le cœur.

Nous sommes tous deux dans une impasse ! Toi, dans l’impasse du coureur de jupons dont le cœur s’est épris d’une femme, un homme qui subira des coups et payera le prix fort quand viendront le divorce de son épouse et la séparation de ses enfants. Moi, dans l’impasse de ton amour, de la confrontation avec ma famille, du face-à-face avec ma solitude, des menaces de mon oncle Baqir, avec l’impression que je mène l’assaut contre toi pour t’extirper du sein de ta femme et de tes enfants... Je veux que tu t’engages, je ne suis pas prête à être une femme de plaisirs faciles vers laquelle tu viendrais pour déverser la violence de ta virilité, que tu délaisserais ensuite, jetée au fond d’un trou obscur.

Je ne sais pas pourquoi mes craintes se sont réveillées au matin de mon mariage.

J’ai enduré beaucoup de choses, je ne pourrais supporter plus. En Arabie Saoudite, on a inventé le mariage *misyar*, littéralement le mariage “de passage”. Je n’ai aucune intention de devenir une femme résignée qui attend dans une chambre de la maison familiale qu’un homme de passage vienne lui rendre visite, exhiber sa force d’étalon et gonfler ses plumes tel le coq, combler son cœur de sa présence virile, s’abandonner en elle pour vider son misérable appétit et la laisser après l’amour dans l’espoir de sa prochaine visite, qu’il daignera lui rendre lorsque son appétit le rongera à nouveau... Certains chiïtes pratiquent ce que l’on appelle le mariage *mut’a*, un mariage “de plaisir”, mais je ne me satisferai jamais d’être un plaisir généreusement offert à un homme médiocre auquel j’aurai plu au point qu’il contracte avec moi un mariage factice et misérable, pour un mois ou deux, histoire de se distraire et de satisfaire son caprice... Je me contenterai d’une relation pleine avec un homme humain, avant que d’être un mâle. J’ai appris de mon père que la relation entre un homme et une femme signifie partager la vie, ce qui implique douceur et amertume, et non pas seulement partage d’un lit.

Machârî, j’ai rêvé de toi pendant un temps, puis je me suis approchée de toi, j’ai réfléchi longtemps, j’ai décidé finalement... Et parce que la décision de se marier ne revient pas à un seul être, que le mariage est dans tous les pays du monde et selon toutes les religions monothéistes, toutes les communautés humaines, un accord entre deux partis, béni par une Église, validé par un tribunal ou devant un juge ; parce que l’important est que deux êtres veuillent s’engager devant un homme de foi et devant témoins ; et parce que tu es trop lâche et impuissant pour t’entendre avec moi sur notre mariage, je t’ai extirpé ton accord.

Peut-être est-ce pour cela que j’ai peur aujourd’hui !

Le Koweït est l’un des plus petits pays au monde, nous sommes tous deux koweïtiens et musulmans, mais des barricades se sont dressées face à notre

amour et à notre mariage. La première de ces barricades est ton entêtement à vouloir vivre une histoire avec moi tout en conservant et protégeant ton mariage, tes enfants et ta situation sociale. Surtout ne pas ruiner le calme de ta famille ni écorner l'image sociale de l'immuabilité de ton statut hérité. Tu me veux comme amante, comme femme de secours.

Je refuse.

Je refuse d'être moins qu'une femme entièrement femme pour un homme entièrement homme. Je veux vivre chaque instant avec toi en sentant que tu es mon homme, pour moi seule, je veux être ton amour et ton aimée. Si tu es prêt, comme n'importe quel homme, à être pour moi une moitié d'homme, à moitié lié, à moitié amoureux, à moitié mari, alors je refuse cette moitié. Je ne me satisferai que de l'homme entier. Et puis le fait que je sois chiïte et toi sunnite te trouble, et même si tu as refréné ton audace de me demander confirmation, j'ai senti maintes fois que les mots restaient retenus dans ta bouche. Tu craignais un scandale, la révélation publique t'oppressait. Et pour finir tu as peur de l'inconnu qui t'attend, le jour où l'on dira :

— Il a épousé son amante en secret.

Depuis la mort de mon père, j'ai la sensation de n'avoir plus personne au Koweït... Ces derniers temps, après avoir erré avec ma peine, ma fatigue, mon désespoir de toi, j'ai pensé à partir vers n'importe quel pays. J'ai décidé de m'éloigner de toi pour reposer mon cœur. Mais tu m'as retenue :

— Je mourrai si tu t'en vas.

— menteur, t'ai-je répondu chaque fois.

Tu souriais en t'imaginant que je jouais avec toi, alors je te disais :

— Je suis sérieuse.

Je n'ai jamais entendu dire qu'un homme est mort du départ de son aimée. Voilà le genre de chose qui n'a pas cours dans le monde réel, qui n'existe que dans les romans à l'eau de rose et les films de Hollywood.

Ah ! Si tu savais, Machârî ! Les instants de plaisir que j'ai goûtés avec toi s'effacent presque face à la montagne de souffrances, de tristesse et de désespoir que tu m'as fait vivre ! J'aurais dû écouter ma conscience. Après notre première rencontre dans ton bureau, après que tu as refusé mon invitation à dîner, je me suis dit en silence : "Cet homme n'est pas pour toi, Kawthar, cet homme est un couard dont les pas sont bien plus lents que les tiens." J'ai égrainé mille mises en garde. "C'est un homme marié avec trois enfants. Je ne me permettrai jamais de détruire une famille entière. Je ne serai pas celle qui vole l'homme d'une autre, ni qui partage son mariage." Je me suis sermonnée : "Comment construire ton bonheur sur la vie brisée d'une femme et de ses enfants ?" Je me suis parlé, encore et encore... En amour, nous discutons avec nous-même, notre âme écoute et se convainc, mais pour finir, le cœur fait ce qu'il veut !

Dans quelques heures sans doute je tiendrai dans ma main notre contrat de mariage... Nous avons prévu ensemble un voyage d'une semaine pour notre lune de miel.

Soudain, je sens que tout se brouille en moi. Je me suis endormie hier avec le cœur rempli de joie et d'une impatience anxieuse, je me suis réveillée avec une pile de questions à mes côtés, et j'ignore pourquoi je suis défaite. Je suis toujours étendue sur mon lit... J'ai eu besoin d'un moment, après mon déménagement, pour m'habituer à dormir dans ce nouveau lit. J'ai emporté mon oreiller bien-aimé de la maison de mon père... Aujourd'hui, dès l'aube, le chant du muezzin d'à côté s'est introduit en moi, comme s'il avait prémédité de me réveiller. J'ai regardé la montre qui semblait me surveiller, elle indiquait 5 heures. J'ai préféré rester au lit. Quand on a un rendez-vous important, on ferme les yeux sur le temps qui passe, et on espère que le rendez-vous vienne tout de suite, dans l'instant.

Depuis ma plus tendre enfance, ma vie est différente de celle de mes sœurs, des filles de mon oncle et de mes amies.

Nous sommes cinq filles, Jamila est l'aînée, mes parents lui ont donné ce nom en hommage à la combattante algérienne [Jamila Bouhired](#)¹. Après elle viennent Fatima et Zaynab, des jumelles, puis Thorayya, et puis moi. Le jour où ma mère, qui rêvait depuis sa première grossesse d'avoir un fils, m'a mise au monde, mon père l'a prévenue :

— Je ne veux pas de garçon.

Il l'a regardée et a dit avec amertume :

— Si tu voulais absolument un garçon, il te fallait chercher un autre homme.

Ma mère avait le visage sérieux lorsqu'elle m'a raconté cette histoire, et dit que mon père avait pris la décision que je serai à la fois leur fille et leur fils. Elle s'est retirée un instant dans ses souvenirs puis, comme si elle se parlait à elle-même avec une sorte de tristesse :

— Et tu peux croire ton père.

La montre indique 5 heures et demie. J'ouvrirai les rideaux lorsque je me lèverai de mon lit, je saluerai la mer comme à mon habitude. Elle rend ma vie plus douce, alors chaque jour, à voix haute, je lui dis et redis "Bonjour !".

Mon appartement est calme, la bonne dort encore, je suis toujours étendue ici même sur mon lit, je regarde le plafond blanc, comme si je lisais le conte de ma vie...

Ma mère me disait :

— Je plains l'homme qui t'épousera.

— Et pourquoi ça ? demandais-je en la regardant fixement.

Elle se taisait un instant, puis d'un ton de reproche :

— Chouchoutée et difficile.

Alors mon père intervenait :

— Je plains celui qui l'aimera.

Je me demandais ce qui poussait mon père à dire cela ? J'étais si attachée à lui et si fascinée par son monde qu'il devinait peut-être ce qui m'attendrait lorsque je serais tombée amoureuse... Mon père était mon ami et mon amour, il me gâtait plus que toutes ses filles, ce qui attisait la jalousie de mes sœurs.

J'avais dix ans en 1978, quand ma sœur Thorayya, de deux ans mon aînée, m'a poussée dans la mer sans raison. Nous étions debout sur la digue de béton étendue sur la mer face au bungalow de mon père, le vent était fort et les vagues hautes. J'observais avec jouissance la fureur de la mer qui poussait et déchaînait les vagues, et soudain mon corps s'est écrasé contre elle. Encore aujourd'hui, je sens battre mon cœur lorsque je m'en souviens. J'ignore comment mon cri a retenti dans l'eau, mais une force m'a extirpée des profondeurs et j'ai perdu conscience, jusqu'au moment où mon père a pompé mes poumons pour en expulser l'eau salée qui s'est mise à jaillir par ma bouche et mes narines. À cet instant-là, j'ai ressenti la peur de la mort. Et sans doute inconsciemment, j'ai réalisé combien la vie est courte et n'a besoin que d'un petit coup de pouce pour prendre fin, j'ai peut-être décidé alors de vivre comme si j'allais mourir à chaque instant.

Nous étions dans la voiture ce même jour, nous rentrions à la maison. J'ai demandé à mon père : "Tu m'apprendras à nager ?", et puis j'ai demandé à ma mère de ne plus dormir dans la même chambre que ma sœur Thorayya. Elle ne m'a pas prise au sérieux et m'a traitée avec dédain. Au moment du coucher, elle m'a dit : "Ton père l'a grondée ! elle ne recommencera pas !" Alors, je suis restée assise au salon et j'ai répété, en appuyant sur chaque syllabe : "Je-ne-dor-mi-rai-pas-avec-elle."

Ma voix et mon regard disaient bien que je n'avais pas l'intention de changer d'avis. Un voile de malaise et de tristesse a recouvert le visage de ma mère et Thorayya s'est recroquevillée sur sa chaise. Ma mère a crié pour appeler mon père, qui m'a prise avec lui dans son lit et a précisé à ma mère :

— À partir de demain, les filles dorment chacune dans une chambre différente.

Lorsqu'un mur de brique a été construit entre ma chambre et celle de ma sœur, un mur de peur envers elle l'avait précédé dans mon cœur, un mur de rancune contre moi dans le sien.

Cet épisode fut la première manifestation de ma personnalité tenace. Les faveurs de mon père et sa préférence pour moi détruisirent ma relation avec ma mère et provoquèrent la jalousie de mes sœurs, la haine et la rancœur de Thorayya. Pour le restant de mon enfance et de ma vie, cette querelle poussa ma mère à se rapprocher de Thorayya et à la choyer plus que nous, tandis que mes sœurs me répétaient en toute occasion que j'étais la "chouchoute de papa".

Au matin de l'Aïd al-Fitr et de l'Aïd al-Adha², mon père avait pour habitude de participer à la réunion des hommes dans la maison de grand-père, pendant que ma mère nous lavait, nous vêtait des habits de fête, coiffait nos cheveux et nous parfumait. Il revenait ensuite à la maison et lançait cette phrase que l'on aimait tant : "Joyeuse fête !"

Alors, malgré l'injonction maternelle de garder ma place, je m'échappais pour courir vers lui, je me jetais dans ses bras et je l'embrassais : "Joyeuse fête, papa !" Il me soulevait en riant, il m'embrassait à son tour, puis me disait à voix haute, comme pour être entendu de toutes : "Joyeuse fête à toi, ma petite chérie !"

Il s'asseyait dans son fauteuil habituel et frappait sur la poche droite de sa *dachdâcha*³, en répétant de sa belle voix : "Voici les cadeaux de la fête !"

Il commençait par donner son cadeau à ma mère, puis il offrait ses étrennes à chacune de mes sœurs, Jamila, Fatima et Zaynab, Thorayya. Quand mon tour venait, il agitait devant moi les billets neufs de l'Aïd et s'exclamait : "Le cadeau de ma chérie est aussi beau qu'elle !"

À ce moment-là, ma mère le blâmait toujours et disait que nous étions toutes ses filles, qu'il avait tort de nous différencier.

— J'aime Kawthar, lui répondait-il sans duplicité.

Alors ma mère m'ordonnait froidement, visiblement embarrassée, d'aller chercher "ce qu'avaient eu mes sœurs".

L'amour et la préférence de mon père pour moi m'ont éloignée de mes sœurs et m'ont rapprochée de sa bibliothèque et de son bureau. Tous les jours, lorsqu'il se réveillait de sa sieste, mon père avait pour habitude d'emporter un verre de thé et d'aller dans sa bibliothèque. J'avais presque six ans quand, pour la première fois, j'ai partagé ses séances de lecture quotidiennes. Elles m'enivraient, leur monde était magique ! Il me racontait sa journée, ses rencontres, ses amitiés, il me demandait comment s'était passée ma journée à l'école. Dans cette pièce aimée de notre maison de Dasma, mon père s'était mis à faire mes devoirs avec moi, à me lire des livres et des histoires, même si je ne comprenais pas grand-chose. En classe de CE1, j'ai commencé à lire seule et à croquer à l'avance des pages de nos lectures communes.

Je me rendais dans la bibliothèque de mon père pour m'assurer de la place singulière que j'occupais à ses côtés. Pour signifier à ma mère et à mes sœurs combien j'étais liée à lui, proche de lui. Pour écouter ses aventures et pour qu'il entende les miennes. Et je lisais, je lisais... Pour me rapprocher de lui, pour lui faire plaisir, pour préciser ce qui me différenciait de mes sœurs. Là, dans la bibliothèque, je rencontrais les amis de mon père, des écrivains, des intellectuels, des artistes, j'entendais leurs discussions et leurs aventures. Je n'ai jamais pensé alors que ces séances, ces lectures, ces aventures, joueraient avec ma vie, la transformeraient, et marqueraient ma personnalité du sceau de la différence à cause de laquelle je souffre de l'exil, où que je sois.

- 1 Née en 1935, Jamila Bouhired s'engage comme militante du FLN durant la guerre d'indépendance de l'Algérie ; condamnée à mort par l'armée française en 1957, elle est défendue par l'avocat Jacques Vergès, dont elle deviendra l'épouse, et est graciée en 1962. Elle demeure dans les pays arabes un symbole de résistance et une figure féminine majeure.
- 2 Le petit et le grand Aïd sont deux fêtes religieuses majeures en islam. Le petit, Aïd al-Fitr, marque la fin du mois de jeûne de ramadan ; le grand, Aïd al-Adha, a lieu soixante-dix jours après et commémore le sacrifice d'Ismaël par son père Abraham.
- 3 Djellaba blanche traditionnelle des hommes.

Ici même, dans mon bureau, ma hernie discale me lance dans le dos, engourdit ma jambe gauche, me punit si je reste assis devant l'ordinateur. J'arrête un moment d'écrire. Je me lève avec difficulté pour faire quelques pas. Je recherche le calme et la solitude, alors la douce mélodie me revient, la voix de Mahmoud al-Koweïti me berce.

*J'ai vu des tresses et j'ai cru que tu étais étrangère
Mais avec des accroche-cœurs courts, mes frères*

Je m'évade dans mes rêves aux côtés d'une femme intrépide aux accroche-cœurs si courts que le poète a cru un instant qu'elle était étrangère... Les jours de mon enfance et de ma jeunesse me reviennent, j'entends à nouveau les tambours et les mains qui claquent dans les fêtes des femmes, elles dansent l'art traditionnel *samâri*, je revois leurs vêtements diaphanes ornés de boutons d'or étincelants. Elles vacillent avec pudeur dans un mouvement de leur corps, elles ondulent unies par le rythme de la chanson, et la musique répond à leurs pas. Elles dansent avec lenteur... Je suis captivé par l'instant où la femme écarte le voile, découvre son visage, courbe sa nuque légèrement pour effleurer l'air de ses cheveux, de droite à gauche, comme pour se débarrasser des soucis qui l'occupent en les projetant, de droite à gauche, l'odeur de l'encens qui parfume sa chevelure se mêle au son du '*oud* et se répand sur ceux qui l'entourent, avant qu'elle ne couvre à nouveau sa tête pour dissimuler son visage secret, laissant son pas lent et vacillant agiter son buste au rythme des tambourins et des claquements de mains, en harmonie.

Comment se fait-il que le mouvement du corps nourrisse l'âme ?
Seul, je passe le plus clair de mon temps, ici même...

La phrase a jailli en moi, j'ai eu la sensation qu'une armée de fourmis d'angoisse m'envahissait et progressait pour troubler mon humeur. J'ai pris conscience que la solitude me rongait et que les murs se plaignaient de son silence las.

Je me suis installé, debout, derrière la fenêtre de mon bureau qui donne sur le quartier de Moubârakiya. La circulation sur la rue Ali Salem est fluide, au loin apparaît la coupole de la mosquée Dawla et à côté, le nouveau bâtiment élevé de la banque centrale dans sa dernière phase de construction.

Mon bureau est petit, un canapé en coin couleur taupe, des murs blancs apaisants, une table marron, un ordinateur, des livres et des encyclopédies, et le hurlement de mes pensées, et leur chahut... Je suis prisonnier, ici même.

Ma porte reste fermée toute la journée, je n'ai aucun lien avec ce qui se passe à l'administration de l'ingénierie, les projets en cours, les réunions. Il m'arrive de croiser mes collègues quand je traverse les couloirs en allant vers mon bureau, et de les saluer.

Depuis le début de l'année 2009, je suis planté en silence dans mon ici-même. À la chambre du Conseil national qui se noie sous ses casseroles et son passif, certains répètent :

—Taleb al-Rifâ'î est au placard !

D'autres justifient mon absence des activités du Conseil, et murmurent avec prudence :

— Éloignez-le de tout poste ou de toute responsabilité...

D'autres encore m'accusent d'être prétentieux et orgueilleux, et disent que j'ai choisi de m'isoler. Mes amis écrivains et journalistes du Koweït et d'ailleurs me jalourent, quand ils viennent me rendre visite et découvrent que je vis tranquillement, ici même, entièrement consacré à la lecture et à l'écriture, et que je perçois pour cela un salaire complet à la fin du mois.

J'ai emprunté le chemin séduisant de l'écriture pour des revues et des journaux de l'université du Koweït au milieu des années 1970, quand j'étais étudiant à l'Université d'ingénierie et du pétrole. Je nourrissais alors de grands rêves. Mais plus de trente ans après, je n'ai obtenu d'eux que de m'en délivrer. À présent, l'écriture est le salut de mon âme, je vis avec elle et par elle, en équilibre sur le fil suspendu de mes jours.

Pour l'heure, je viens de finir d'écrire un nouveau chapitre du roman sur lequel je travaille depuis plus d'un an. Comme à mon habitude, je l'ai réécrit plusieurs fois... Je me souviens du jour où j'ai entendu quelqu'un frapper légèrement à la porte de mon bureau, je me suis retourné, debout à ma fenêtre :

— Je vous en prie...

La porte s'est entrouverte, et le visage de Kawthar est apparu :

— Bonjour, que ton matin soit rempli de bonheur ! m'a-t-elle salué, l'embrasure de la porte cachait presque tout son corps.

— Et le tien de lumière ! ai-je dit pour l'accueillir, et je me suis efforcé de dessiner sur mon visage un sourire de bienvenue. Elle s'est avancée de sa grande silhouette élancée et de son pas assuré, elle est entrée, m'a pris la main et m'a embrassé sur la joue :

— Seul ?

— Toujours.

Le trouble de sa présence soudaine me submergeait. Et la musique...

J'ai dit, lève-toi pour moi, et lève le voile...

Elle s'est assise, a croisé les jambes, dans une robe de soie noire rehaussée de fines rayures jaunes. L'éclat de sa montre Chopard à son poignet, son sac Hermès hors de prix focalisaient mon attention. Je ne sais pourquoi mes pensées étaient diffuses, je me sentais incapable de rassembler mon esprit, des

cris entremêlés montaient en moi.

— Je suis venue, comme convenu...

Son regard, l'éclat de sa peau peut-être, ou ses cheveux blonds follement ébouriffés, le dessin de ses petites lèvres, m'ont fait penser à l'allure de la charmante actrice sud-africaine Charlize Theron.

— Je ne vais pas abuser de ton temps...

Je suis resté blotti dans mon silence, j'ai attendu qu'elle s'explique.

— Machârî va venir te voir pour te demander ma main.

Sa phrase me fit l'effet d'ongles saillants plantés soudain dans mon visage.

— Tu étais le plus proche ami de papa, je n'ai personne d'autre que toi.

J'ai avalé ma salive asséchée. Je suis en train d'écrire son histoire, jamais je n'aurais imaginé être assailli par une telle demande, que voulait-elle exactement ?

— Machârî est d'accord.

Sa voix m'a sorti de mes pensées. J'hésitais à dire quoi que ce soit, comment lui annoncer que j'étais en train d'écrire un livre sur son histoire et sa famille, sur l'histoire de sa relation avec Machârî, avec de vrais noms ? Que j'ai caché seulement le nom de son père, mon ami, par discrétion et par respect au défunt.

Combien de fois ne lui avais-je pas annoncé, mi-figue mi-raisin, qu'un jour j'écirais un roman sur lui ? Il souriait, et c'était toujours la même phrase :

— Ne tarde pas, la mort peut venir nous prendre à tout moment.

Pressentait-il sa mort soudaine, m'envoyait-il un message que je n'ai pas su lire ? Comment lui faire comprendre qu'elle était l'héroïne de mon roman et que je lui faisais dire ce que j'imaginais, moi, de sa vie, et de sa relation avec Machârî ?

— Nous allons nous marier dans une semaine, a-t-elle continué en m'arrachant à mes pensées.

— Et ta famille ?

— Il n'y a plus rien entre nous.

Elle avait soudain une expression triste.

— Ils ont rompu tout lien avec moi le jour où je suis partie habiter seule dans mon appartement.

Je la regardais. Elle était là, à se battre pour obtenir son droit de se marier légitimement, pour vivre sa vie tranquillement, selon ses convictions. Que le prix à payer est cher pour une fille ! me suis-je dit, combien il peut être ravageur pour elle d'enjamber les obstacles et les limites impitoyables érigées par une société qui s'acharne à les défendre et qui broie tous ceux qui osent les défier ou les transgresser !

Je contemplais sa beauté attrayante...

Où trouve-t-on une bonne étoile pour accompagner nos pas ? ai-je pensé.

— Est-ce que tu es d'accord ?

Une supplication douloureuse émanait de son regard, de tout son être.

— Oui, ai-je lâché, pour la consoler. Le mot m'avait échappé, comme si

j'avais cherché une issue de secours. Et comme si elle avait obtenu ce pourquoi elle était ve nue, elle s'est levée :

— Je savais que tu ne me laisserais pas tomber !

Une joie merveilleuse animait son regard et éclairait son visage :

— Je ne te retiendrai pas plus longtemps, tu dois être pris par ton écriture.

Je suis resté impassible.

— Je t'appellerai !

La voilà debout, je me levai à mon tour, elle s'est jetée sur moi et m'a pris dans ses bras :

— Que Dieu ne me prive pas de toi !

J'avais le souffle court, je n'ai rien pu répondre.

De son pas léger, elle est partie en laissant avec moi un peu de l'âme de son père, et derrière elle, une trace de son parfum... J'ai traîné mes pas fatigués et je suis retourné face à la fenêtre de mon bureau baignée de lumière, tandis que des piques d'angoisse effilées perçaient dans mon cerveau.

Kawthar veut me pousser à être présent dans son histoire d'amour ! me suis-je dit, est-ce que l'écriture du roman en sera modifiée ? Et toujours plus douce la mélodie est montée :

Laisse-moi étancher la soif de mon être frêle...

... de notre mariage entre mes mains...

Tu as prononcé ton serment de mariage en lui ajoutant ces quelques mots. Ils t'avertissent de ce qui t'attend, dans quelques heures.

Les questions effrayantes qui se sont réveillées en même temps que toi tournoient autour de toi. Voilà un an et un mois que tu vis dans ton appartement. D'où vient cette emprise du lieu ? Comment parvient-il à remodeler nos cœurs ? En six mois, tu es devenue une autre Kawthar !

Tu ne sais plus dans quel roman, mais tu as lu un jour que la prison imprime l'âme du prisonnier d'une empreinte secrète et douloureuse qui le hante comme les pires tourments et distille son amertume telle une coloquinte, jusqu'au dernier jour de sa vie.

Parfois, même la respiration de la bonne qui partage ton appartement te dérange. Quand elle va à l'église le dimanche soir, une sensation étrange s'empare de toi : elle te laisse seule avec ton appartement... Tes pas changent, tes regards changent, et tu tends l'oreille aux murmures du silence. Parfois, tu marches nue, laissant les murs de ton appartement voler un coup d'œil sur les courbes de ton corps.

Les paroles d'un ami de ton père, le docteur Magdi, te reviennent comme s'il les prononçait à l'instant même :

— Je commence à me sentir étranger quand je retourne en Égypte !

Il faisait partie de ces amis de ton père qui travaillaient au Koweït depuis plus de vingt-cinq ans. Tous se plaignaient de se sentir étrangers quand ils repartaient dans leurs pays pour les vacances.

— Je ne reconnais plus certains membres de ma famille, certains amis, je ne reconnais plus chez moi !

Il ajoutait avec étonnement :

— Au bout d'une semaine, mes enfants se plaignent sans arrêt et me demandent de rentrer au Koweït !

Ton cœur n'a pas encore apprivoisé ton appartement, mais tu devines une volupté nouvelle en toi.

La montre rouge lumineuse indique 6 heures moins le quart, tu es encore roulée dans la paresse délicate du matin, tu es étendue sur ton lit... Bientôt, Machârî viendra partager ce lieu avec toi. Tu ne sais pas quelle part de lui tu auras, ni quelle part il donnera à son autre femme, s'il ne la quitte pas...

La peur et l'appréhension ont chassé le sommeil et ramené les souvenirs de ton histoire, celle de ton amour... Tu retardes le moment des salutations à ton

amie la mer, elle t'attend derrière la fenêtre dans l'immensité de son monde et le scintillement de ses eaux.

Machârî, un jour je te raconterai l'histoire de ma vie... L'important c'est qu'aujourd'hui, avant midi, nous serons mariés légitimement. J'ai préparé mon corps pour te recevoir. Je me sens légère d'être en beauté, parfumée, chaque partie de mon corps bien soignée. Un sentiment étrange et secret, proche d'un plaisir caché, me caresse et accompagne mes pas, mon sourire, me chuchote à l'oreille : "Tu es la plus belle !"

Hier après-midi, Suzy, une fille philippine du salon de beauté, est venue me faire une manucure et un soin corporel. Je lui ai annoncé :

— Demain, je me marie.

Je ne sais pourquoi elle avait l'air étonné, comme si elle ne s'attendait pas à me voir me marier, et pour la sortir de l'embarras, je lui ai dit avec un sourire :

— Un soin complet !

Tu m'as confié, un jour :

— Cela m'excite de voir une femme prendre soin d'elle-même.

Et avec le naturel qui te surprend toujours, je t'ai répondu :

— Un rien t'excite...

En 1977, l'année de ma venue au monde, ma tante Altaf provoqua une vraie révolution. Et cette année-là, mon père rendit possible le rêve d'Altaf d'épouser celui qu'elle aimait. Un jeune homme sunnite, qui fut son ami pendant toutes ses études à l'université de Koweït, s'était présenté pour demander sa main. Mon grand-père avait refusé :

— Je ne marie pas ma fille à un sunnite.

Mais mon père, jeune homme nationaliste arabe, libéral, libre penseur, émancipé dans ses opinions et ses actions, sorti de l'Université américaine de Beyrouth sept ans plus tôt, avait fait face à son père avec vigueur :

— Tu refuses le parti d'un jeune homme koweïtien, de bonne famille et diplômé de l'université ?

— Sunnite ! avait répondu mon grand-père, réfutant d'un mot les arguments de son fils.

Mon oncle Baqir était intervenu avec sa virulence bien connue, il avait coupé mon père :

— Laisse de côté tes idées libertaires et ne te mêle pas du mariage des filles !

Ma tante Altaf me raconta que ma grand-mère avait proposé, avec toute sa simplicité et sa désinvolture, de dire à ce jeune homme “de devenir chiite comme nous” !

Comme mon père connaissait l’attachement de mon grand-père à son commerce et à son argent, il l’avait apostrophé en ces termes :

— Comment feras-tu face aux commerçants sunnites, tes amis de toujours ?

Mon grand-père avait accusé le coup de cette phrase agaçante, alors mon père avait continué et l’avait menacé du danger qui le guettait :

— Ce sera un scandale !

— Le scandale serait que tu maries ta sœur à un sunnite !

Mon oncle avait bondi en hurlant et, saisissant que mon grand-père était en train de faiblir, il s’était dressé :

— Les origines sont les origines ! Nous ne nous marierons pas à un sunnite.

Ma tante Altaf me raconta que l’affaire occupa la famille tout entière, dans un débat ardent, pendant plus de deux mois. À plusieurs reprises, mon oncle Baqir avait failli se battre avec mon père. Elle s’était tenue éloignée de l’oncle après qu’il lui avait crié au visage :

— Tu es la cause de tout ce malheur !

Elle me raconta comment son amoureux avait rendu visite à plusieurs reprises à mon grand-père dans son magasin, lui avait embrassé la tête, l’avait assuré de sa disponibilité à accéder à toutes ses demandes. Comment mon père l’avait encouragée à faire face à mon grand-père, comment il l’avait exhortée à lui dire son désir d’épouser ce jeune homme. Mais elle avait senti que ses jambes tremblaient et qu’elles n’auraient pas eu la force de la maintenir debout face à son père. Pendant tout ce temps-là, elle avait pleuré et supplié sa mère de tenter de convaincre le père. Et mon père avait continué à menacer mon grand-père :

— Si la nouvelle se répand, tu perdras beaucoup !

Mon grand-père, un commerçant millionnaire, avait-il pesé la situation avec la balance des pertes et gains ? Peut-être avait-il eu peur pour ses intérêts, son commerce, ses millions. Peut-être s’était-il souvenu de ses liens profonds avec ses amis sunnites dont il avait partagé la vie depuis sa naissance. Peut-être était-il las des supplications de ma grand-mère et de son obstination à le poursuivre, et lui avait-il cédé.

Tandis que mon oncle Baqir dans son refus entêté avait répété :

— C’est un mariage d’intérêt !

En tout état de cause, ma tante avait épousé son amoureux.

Trente ans plus tard, au début de l’année 2010, je confiai à mon père qu’un homme avait l’intention de demander ma main :

— Bienvenue...! dit-il, et une certaine joie éclairait son visage. Qui est celui que va me prendre l’amour de mon cœur ?

Pour ne pas faire long, je répondis :

— Un homme sunnite.

Le visage de mon père s'était troublé soudainement. Je sentis qu'il évitait de me regarder. Mon cœur se mit à battre de peur et d'appréhension : mon père avait-il changé ? L'homme tolérant aux opinions et aux idées émancipées s'était-il retourné ?

— Qui est cet homme ?

Je connaissais cette voix, celle de mon père quand il esquivait une question. Je sentis qu'il s'interdisait de me dire non d'emblée. Et comme je l'aimais, comme je ne voulais pas souffrir ni le faire souffrir, je lui facilitai le chemin du refus :

— Un homme marié, père de trois enfants.

— Quoi ! ?

Comme un coup de feu, son cri sidéré me transperça de part en part. Mon père avait craché ce mot, avec stupéfaction, avec affolement, avec souffrance, avec détresse, avec déni. Il l'avait lancé comme pour dire : "Je ne peux pas le croire ! Tu aurais l'audace d'un tel mariage ?"

— Tu as une relation avec un homme marié ?

Et son regard secoua tout mon corps.

Ô père ! Les histoires d'amour sont étranges ! Qui sait comment le destin réunit deux êtres ! Toute ma vie, j'ai raillé ceux qui voient le mariage comme un coup de chance ou une loterie. C'est pourtant ce qui m'est arrivé.

Les lames aiguisées de son regard continuaient de me transpercer, alors pour calmer son dépit, pour justifier ma conduite, je dis, faiblement :

— Il divorcera bientôt de sa femme.

Mais sa colère ne faisait que croître.

— Et ses enfants !! ?

Je sentis que derrière ce refus d'un homme marié se cachait son objection réelle, celle d'un mariage avec un sunnite. Sa bataille lors du mariage de ma tante ressurgit en moi, et pour lui rappeler son choix d'alors, je lançai :

— TU es celui qui a marié ma tante Altafà un sunnite !

J'eus l'impression de rouvrir une blessure profondément enfouie, ou de lui rappeler une période tendue dont il évitait de se souvenir et de faire l'aveu. Son visage suait à grosses gouttes d'une gêne tangible. Il dit d'une voix tremblante :

— La situation aujourd'hui est différente.

Cette phrase de mon père me choquait. Voulait-il dire qu'il se sentait coupable, qu'il condamnait son indépendance et ses idées passées comme si elles avaient finalement été des erreurs ? J'eus envie de lui rappeler que ma tante vivait les jours les plus doux qui soient avec son mari et ses enfants. Mais la discussion avec lui me paraissait inutile, après avoir percé l'ignominie de sa pensée.

Je ne sais pas par où était venue ma mère, je n'avais pas remarqué qu'elle

était là. Elle s'adressa à mon père :

— Alors comme ça, la petite chérie de son papa va épouser un sunnite !

Et parce que nos regards se sont croisés, elle ajouta :

— Toute ta vie, tu nous auras causé des problèmes !

Je regardai mon père pour qu'il lui réponde. Mais il ne dit rien. Comme s'il était d'accord. Je trouvais difficilement mes mots et un flot de larmes secouait ma poitrine. Je dis seulement :

— Merci, papa.

Il continua à se replier sur lui-même et à mettre sous cape son embarras, peut-être son péché. C'était le début de la fin de ma relation avec mon père. Il se mura face à moi. Il cessa de me parler de son travail, il ne me confia plus ce qui pesait sur son cœur. Il évitait même de s'asseoir à côté de moi, de peur que j'aborde à nouveau le sujet de mon mariage.

Mon père avait vécu sa vie entière en amoureux des lettres et de la culture, en lecteur boulimique d'ouvrages de littérature, d'économie, de philosophie, suivant de près l'actualité politique. Il avait pris le parti de Gamal Abdel Nasser et milité sans cesse pour le nationalisme arabe, il pensait que l'unité du monde arabe viendrait, malgré les difficultés auxquelles il devait faire face. Au-delà de ses relations avec des commerçants et des hommes politiques, il avait noué des amitiés et des correspondances avec de nombreux écrivains, romanciers, artistes et intellectuels. Il était passionné d'art contemporain, les toiles des plus grands artistes koweïtiens couvraient nos murs.

Deux ans après lui avoir dévoilé mon projet de mariage, j'entrepris de lui parler de mon projet de quitter la maison, pour déménager dans un appartement qui m'appartiendrait et où je vivrais seule. J'avais peur. J'étais sûre qu'il refuserait. Mais comme quelqu'un qui veut entendre de la voix d'un autre sa propre conviction, ou quelqu'un qui prendrait son élan pour percer l'abcès qui le ronge et le fatigue...

Nous étions assis, lui et moi, après le repas du soir. Le ciel de décembre chargé de nuages gris s'installait entre nous à travers la grande fenêtre du salon. Je choisis un moment de calme, et je distillai mes mots avec précaution :

— Je pense acheter un appartement.

Cela lui fit l'effet d'un électrochoc. Il me fixa plusieurs secondes, avant de demander :

— Tu quittes la maison ?

Il voulait dire sa maison. Peut-être parlait-il aussi de ma relation avec lui, d'abandonner ma vie avec lui, avec la famille.

— Je ne quitte personne.

J'aurais voulu lui dire que le monde avait changé, que j'avais le droit de vivre ma vie en paix, comme bon me semblait.

Depuis toute petite, et malgré la belle relation qui nous unissait, mon père

avait toujours été contrarié lorsque je lui répondais ou que je disais quelque chose qui ne lui plaisait pas. Je me disais en secret : “Mon père est un démocrate dictateur !” Il reprenait parfois le détail d’une phrase, d’autres fois il restait silencieux, comme endormi, pendant des heures ou des jours avant de me répondre.

— Je suis contre le fait que tu habites seule.

Comme une lame de couteau, sa phrase scintillait, j’attendais la chute, elle me fendit le cœur :

— Après ma mort, tu seras libre de faire ce que tu veux.

Mon père me donnait ma liberté après sa mort. Il m’autorisait à me couper de la famille. Je fus débordée par mes larmes et me mis à pleurer et à me lamenter si fort que ma mère accourut de sa chambre. Est-ce que je pleurais la mort du père que l’on m’avait dérobé, la mort de ma relation avec lui, l’abjuration de ses idées, la malchance qui m’avait poussée à m’attacher à un homme sunnite et marié ?

— Que s’est-il passé ? demanda seulement ma mère.

Je ne daignai pas répondre. Je m’éloignai, mes larmes rumaient mes déboires. J’ignore ce que mon père lui dit pour que ma mère hurlât ces mots :

— Un appartement pour retrouver l’amant !

Je restai figée sur place d’humiliation, et pour la seconde fois, j’attendis l’intervention de mon père pour me défendre, pour défendre l’éducation qu’il m’avait donnée, pour répondre à l’accusation blessante de ma mère. Mais il resta muet. Alors, je m’adressai à elle, de toute ma douleur, et de façon à ce que mon père entende :

— Merci de la confiance.

Cette nuit-là, un orage a éclaté et des pluies diluviennes sont tombées, comme si le ciel tentait de partager ma souffrance. J’ai pleuré toute la nuit comme jamais. J’avais l’impression d’avoir perdu mon père. La peine m’étouffait, j’étais incapable de me ressaisir, une pierre lourde gisait dans ma poitrine. Je ne pleurais pas à cause de son objection à l’idée que j’habite seule. Je pleurais parce qu’il n’avait pas daigné répondre à l’injure de ma mère. Comment mon père pouvait-il renier notre relation singulière ? Comment pouvait-il m’abandonner, moi qui avais passé ma vie avec lui, à vivre dans ses pas, toujours prête à faire dans la bonne humeur tout ce qu’il me demandait ? Un mot de lui et je m’enflammais, une remarque fugace et toute ma fougue et mon ardeur s’éteignaient.

Toute ma vie, j’ai été convaincue d’être la personne la plus aimée et la plus proche de lui. Mon cœur est meurtri par son abandon. Je reste interloquée par le revirement de son esprit, naguère humaniste et ouvert, devenu soudainement étriqué.

Est-ce que mon père et ma mère se valent ? Qu’est-ce qui a changé mon père pour le faire chavirer des plus nobles idées aux bas-fonds ? Quand je sentais son odeur près de moi, mon âme s’apaisait, je me serrais contre sa

poitrine. Mon père me portait un amour qui égalait celui de toute la famille réunie, il répétait devant tout le monde :

— Voici Kawthar, ma fille préférée !

Qu'est-ce qui avait changé mon père ?

Cette nuit-là, j'ai pleuré la perte de mon père comme si j'anticipais ce qui adviendrait... J'ai pleuré la perte d'un homme sur lequel je m'étais appuyée pour endurer les tracasseries de la vie, et ils sont nombreux dans une société patriarcale arriérée, qui voit en l'homme le seul dépositaire de la force et du droit. Cette nuit-là, j'ai décidé de m'appuyer sur mon mur intérieur. La vie m'avait appris que dans les moments difficiles, on ne peut s'appuyer que sur ses propres fondations. Pour me consoler, je me suis dit : "Mon père a le droit d'agir comme il le souhaite, et j'ai le même droit."

Quand les manifestations arabes éclatèrent au début de l'année 2011, et plus précisément avec les événements en Égypte, un nouvel esprit se mit à animer mon père. Même son regard changea. Du haut de ses soixante-cinq ans, tout exalté, mon père suivait les manifestations et les affrontements de la place Tahrir, minute par minute. Il répétait sans cesse, et tout en lui disait son excitation :

— Enfin, les peuples ont bougé ! Les jeunes et les petites gens sont sortis en criant : "Le peuple veut la chute du régime !"

Il changea ses habitudes, il passait son temps collé à l'écran de télévision, à suivre les nouvelles. Il passait d'Al-Jazeera à Al-Arabiya, je regardais avec lui, nous partagions de longues discussions et sans cesse il répétait avec extase :

— Nous avons passé notre vie à attendre ce moment-là !

De temps à autre, je jetais vers toi un regard furtif. Toi, le riche Koweïtien libéral qui avait étudié à l'Université américaine de Beyrouth, toi, le nationaliste arabe nassérien, ami des écrivains et des intellectuels arabes...

Quand les événements se déclenchèrent en Libye, puis au Yémen et en Syrie, le visage de mon père se couvrit d'une expression effrayante et austère que je ne lui connaissais pas.

— Le monde arabe va changer, avait-il dit. Le citoyen arabe a brisé le mur de la peur.

Ce changement chez mon père sema la confusion en moi. J'avais vécu ma vie collée à lui. Pas un jour sans que nous nous retrouvions après le dîner, pour nous asseoir dans la bibliothèque et qu'il me raconte ses réunions de travail, ses projets de voyage, ses rencontres avec ses amis koweïtiens et arabes, à Beyrouth, au Caire ou à Damas, qu'il me montre un livre en me disant : "C'est un roman merveilleux !"

Qu'est-ce qui fit changer mon père ?

Il me répétait sans cesse :

— Les peuples se sont exprimés.

Et un jour, je lui répondis :

— Les partis fondamentalistes ont pris le pouvoir.

Alors, comme si j'avais pincé un point douloureux, il se replia dans sa caverne de silence obscure, et après un moment il lâcha :

— Ils l'ont volé.

Il resta silencieux quelques secondes encore, puis d'un ton douloureux :

— La pratique du pouvoir va les démasquer, ils ne tiendront pas longtemps. Mais...

Il laissa ce dernier mot suspendu, bouche ouverte, et je restai à attendre qu'il continue. Après un moment, il lança sans me regarder :

— Le prix à payer sera cher.

Mon père était absorbé par la télévision. Il resta plus d'une année à suivre les événements arabes en continu, jour et nuit, nuit et jour. Puis peu à peu il s'en éloigna, jusqu'à la délaisser complètement, abandonnant ainsi la vie que nous avions tous deux l'habitude de partager.

Nos soirées ensemble devant la télévision avaient redonné un peu de chaleur à notre relation, mais il ne tarda pas à se retirer pour être seul avec lui-même, il s'installa dans sa solitude, avec sa bibliothèque et ses lectures. Un soir, son allure m'avait fait froid dans le dos quand j'entrai dans la bibliothèque : il tenait entre les mains un ouvrage, comme absent au milieu du silence et de la solitude de sa pièce, et sans me regarder il dit :

— J'aimerais rester seul.

Quelque chose avait réveillé mon père et suscité son exaltation, quelque chose l'avait cassé et jeté dans les affres de la solitude. Qu'est-ce que c'était ?

— Qu'as-tu ?

— Rien.

Il répondait d'une voix atone. Je le regardais, il éloignait de moi son regard aux yeux gris et disait avec une intonation profondément triste :

— Nous entrons dans un tunnel obscur.

L'idée me traversa l'esprit de lui demander : "Qui ça, nous ?"

Mais son désespoir me laissait muette.

— Le chaos va dévaster nos pays dans les temps à venir, la violence fondamentaliste et le sang vont les dévorer.

Les événements dans les pays arabes firent de mon père un autre homme : les morts par dizaines de milliers, l'arrivée des partis fondamentalistes au pouvoir. Son visage était ravagé par la tristesse, son regard était absent. Il ne raconta plus aucune histoire et plongea dans un silence de pierre comme celui des habitants des cimetières. Il s'éloigna de nous, ma mère et moi. Il ne sortait plus pour participer aux soirées de ses amis, eux-mêmes venaient de moins en moins. Seul mon oncle Baqir passait, de temps à autre. Ils s'asseyaient ensemble, il lui apportait un roman ou un livre de la collection "Le Monde de la connaissance" publiée par le Comité national... Mon père s'obstina à choisir pour seules amies la solitude et sa bibliothèque, réfugié dans ses

lectures, replié sur ses angoisses et sa tristesse. Lors de notre dernière discussion, il nous chuchota avec une émotion douloureuse :

— Le rêve est loin maintenant !

Les choses de la vie sont étranges. L'état de mon père, sa dépression, son isolement, se répercutèrent sur ma relation avec Machâf : je ne l'appelai plus, je n'éprouvai plus aucun enjouement lorsqu'il m'appelait, il comprit que je m'étais lassée de ses tergiversations. Maintes fois, il s'écroula en reconnaissant qu'il m'aimait, il me répétait sa promesse : "Je vais éclaircir ma situation, nous allons nous marier."

Il évitait le mot "divorce"... Je lui expliquai que mon malaise n'avait rien à voir avec notre relation ou avec son divorce, que j'avais le cœur en miettes de voir mon père plongé dans son désespoir, sa solitude, son silence. Mais tout cela s'écroula le jour où surgit le cri douloureux de ma mère :

— [Abou Jamila](#)¹ !

J'ignore pourquoi tous ces souvenirs remontent en moi ce matin... Comme si je faisais mes adieux à toute une époque pour entrer dans une nouvelle vie, avec notre mariage. Hier, j'ai imaginé que ce matin serait le plus beau de ma vie. Et me voilà étendue sur mon lit, étalées à mes côtés, des questions effrayantes se succèdent...

Ce que je sais de l'expérience de mes amies n'a rien de réjouissant. Chacune à sa manière se plaint de ses problèmes avec son mari ! Au point de me convaincre que la plupart des filles se marient avec le premier homme qui frappe à leur porte sans réfléchir un instant ! La fille court derrière le mariage pour nourrir et stabiliser sa vie sentimentale et sa vie de femme, parce que son âme aspire à vivre une autre vie, à fuir la solitude et le célibat. Mais très vite elle tombe dans les vicissitudes de la vie conjugale et son fléau.

Lorsque je rendis visite à oncle Taleb, il y a quelque temps, il n'était pas là. Après avoir joué avec la petite Fa dia, j'allai au salon avec Chorouq.

— Je n'en peux plus.

Je déversai ma plainte, j'étais à bout de force, elle m'observait de son regard calme, je continuai :

— Je ne sais pas comment finira mon histoire avec Machâf.

Elle eut l'air embarrassée, comme si elle me cachait quelque chose. Je lui racontai que j'avais peur, que mes amies se plaignaient de leur mariage, et un sourire usé monta sur son visage. Elle soupira :

— Et moi je me plains de ton oncle Taleb.

Pendant un instant, je crus qu'elle avait dit cette phrase par compassion, mais elle continua d'un ton douloureux :

— Je n'ai pas un instant avec lui, il passe son temps à lire et à écrire.

Sa voix changea, elle me confia à son tour sa plainte :

— Ces dernières années, son regard est devenu de plus en plus angoissé, la moindre chose provoque sa colère et ses cris !

Je la regardai, une sorte de tristesse couvrait son visage :

— Il ne supporte plus le moindre bruit ou la moindre discussion dans la maison, il veut que nous vivions dans le silence...

Elle se tut d'un coup, les yeux humides, et dans un dernier souffle, elle dit :

— Il devient plus sensible encore quand il écrit un nouveau roman...

J'ai vécu ma vie entière sans m'arrêter sur un homme, et je me suis arrêtée sur toi, Machâri !

Je me rappelle notre conversation, le jour où tu m'as demandé que l'on se rencontre.

Au Koweït, la rencontre entre une jeune fille et un jeune homme, entre une femme et un homme, ouvertement, dans un lieu public, est une chose que personne n'ose faire. Aucune fille n'oserait risquer sa réputation et celle de sa famille en s'asseyant en face d'un jeune homme, devant une tasse de café, dans un lieu public ! Ce jour-là, je t'ai répondu :

— Choisis le lieu.

Ma réponse toute prête t'a choqué et ta lambinerie m'a irritée, et comme tu es resté silencieux, je t'ai demandé :

— Où veux-tu que l'on se retrouve ?

— Choisis l'endroit, toi.

— N'importe quel lieu public, dis-je.

Tu ne dis plus un mot.

Tu es un homme connu et marié. Alors bien entendu, tu évites de sortir avec une femme, qui qu'elle soit, dans un lieu public. Tu dois faire attention à ta réputation, protéger ton mariage. Après plusieurs secondes, tu as lancé cette phrase qui transpirait une odeur rance de virilité :

— Nous pourrions nous retrouver sur mon yacht.

— On se retrouve dans n'importe quel mall ou lieu public, j'insiste.

Et ta voix était devenue cinglante :

— Le yacht est plus discret.

— Plus discret pour toi. Je ne viendrai pas sur ton yacht, et je ne te retrouverai pas dans un appartement privé ou un bungalow, t'ai-je assuré.

— Tu ne veux pas que l'on se rencontre.

— C'est vrai.

Et je me suis empressée de couper la communication.

J'étais en troisième quand pour la première fois de ma vie je parlai à un garçon et au bout de trois conversations, je compris qu'il tournait autour du pot et qu'il cherchait plutôt à parler de choses sexuelles. Alors, pour couper

court, je lui demandai de ne plus me téléphoner avant d'avoir lu un roman de Dostoïevski. Je n'entendis plus jamais le son de sa voix.

J'étais en première année d'université quand je connus Asaad, un garçon calme et gentil. Il passa une année scolaire entière à se contenter de s'asseoir derrière moi et à humer mon parfum. Il prenait plaisir à me regarder sans que je le cherche du regard. Et quand un jour je lui demandai :

— Pourquoi est-ce que tu ne me regardes pas en face ?

Son visage prit la couleur du ravissement et sa langue se mit à fourcher.

Et quand plus tard, je lui demandai :

— Est-ce que tu m'aimes ?

Il prit la fuite et mit fin à notre relation.

On croirait que les hommes recherchent celle qui sait jouer le rôle de l'innocente... Peut-être à cause de ma confiance en moi et de mon sens de la répartie, de mon apparence, de mon allure, de mes tenues vestimentaires, beaucoup de mes amies et de mes connaissances ont une mauvaise opinion de moi. Ou peut-être tout simplement à cause de ma franchise à dire ce qui doit être dit !

Depuis longtemps je n'ai plus goûté une cigarette à jeun. Aujourd'hui, le jour de mon mariage, j'ai envie d'une cigarette avant même d'avoir bu mon café du matin. Je fume depuis presque vingt-cinq ans. J'ai commencé en seconde, j'avais seize ans. J'avais entraîné une copine avec moi, on était allées aux toilettes. Moins d'une semaine plus tard, une élève m'avait dénoncée à la surveillante générale, qui m'avait appelée :

— Tu fumes dans les toilettes !

Elle hurlait, et sa voix et son regard me demandaient de nier l'accusation. Alors j'ai répondu :

— L'école interdit de fumer dans la cour...

L'étonnement a figé ses traits, et elle a crié plus fort encore :

— Pauvre fille !

Mais son cri m'était passé entre les jambes, parce que j'étais debout, et elle, assise derrière son bureau :

— Nous téléphonerons à ta famille.

— Je fume avec mon père.

Je ne sais pas comment la phrase m'est venue, mais elle l'a complètement décontenancée. Et après avoir fouillé mes poches de ses doigts nerveux elle m'a renvoyée. Le jour suivant, j'ai signé chez l'assistante sociale un engagement à ne plus fumer, au risque d'être expulsée de l'école si je contrevenais.

J'étais en troisième le jour où la proviseur me renvoya du collège durant

une semaine pour m’être battue avec mon professeur de mathématiques, Abba Sahir. Je l’avais détestée dès que j’avais posé mon regard sur elle, à la première heure de cours du premier jour de classe. Ce qui est certain, c’est qu’elle éprouva envers moi une aversion équivalente à la mienne. Car les êtres humains se repoussent mutuellement, par haine, avec autant d’intensité qu’ils s’attirent par amour. À chaque nouveau cours, une montagne de colère s’élevait dans nos cœurs respectifs. Elle me demandait toujours de résoudre les problèmes les plus difficiles, et elle trépignait de joie quand je ne trouvais pas la bonne réponse. Elle ne cessait de m’épier, de ses regards qui surveillaient tous mes faits et gestes. Et plus d’une fois elle m’avait punie en me gardant dans la classe pendant la récréation.

Je n’oublierai jamais ce qui se passa ce jour-là. Le cours de mathématiques était en première heure. Abba Sahir nous fit mettre en rang, et dès que nous entrâmes en classe, elle demanda à voir nos cahiers pour vérifier nos devoirs. Elle commença par moi, comme à son habitude. Elle s’arrêta devant mon bureau :

— Où sont tes devoirs ?

Je lui présentai mon cahier, je sentais qu’un drame allait arriver. Je restai assise, elle hurla :

— Debout !

Elle maugréait des mots que je ne comprenais pas. Quelque chose en moi me retint de me lever :

— Remue-toi, pauvre fille !

Elle cria plus fort :

— Malpolie !

Elle vint vers moi en secouant mon cahier devant mon visage :

— Où est le reste des devoirs ?!

— C’est tout ce qu’il y avait à faire.

— Faux ! Faux !!

Sa voix était violente, je restai à la regarder, toujours assise, alors elle tendit sa main vers mon épaule pour me secouer :

— Debout !!

J’étais irritée par sa façon de m’humilier, je tentai d’éloigner sa main de mon épaule, elle lâcha son insulte :

— Sale bête !

Elle leva la main pour m’administrer une gifle. Je la foudroyai du regard et, je ne sais comment, je me jetai sur elle.

Je flanquai mes mains de chaque côté de son visage, je la poussai jusqu’à ce qu’elle tombe sur le dos, je me juchai sur sa poitrine et je plantai mes ongles dans son cuir chevelu jusqu’à l’arracher tandis que mes dents produisaient un crissement strident...

Entendant ses cris, les autres enseignantes accoururent pour la sauver de mes griffes. Et à partir de ce jour-là, toute l’école m’appela “la Tigresse”.

La vie est étrange ! Je me suis toujours appliquée à vivre mon existence au grand jour, au vu et au su de tous. Et mon histoire avec toi se termine par un mariage secret que je t'ai accordé !

C'est sans doute cela qui m'effraie tant.

Aujourd'hui, je vais vers une décision dont j'ignore où elle me conduira.

Je ne m'attendais pas à me soumettre à la volonté d'un homme et à devenir une seconde épouse ! J'aurais explosé d'un rire tonitruant si une diseuse de bonne aventure m'avait prédit qu'un jour j'épouserais un homme marié et père de famille !

Les questions reviennent tournoyer autour de ma tête : qu'est-ce qui m'oblige à me plier au bon vouloir de Machârî ?

Ma mère m'a houspillée lors de notre dernière dispute : "Il n'y a pas d'autre homme au Koweït ?"

Sa question m'a souflée, elle a ajouté :

— Sunnite, marié, trois enfants !!!

Et comme je suis restée muette, elle m'a demandé :

— Comment peux-tu accepter cela pour toi ?

Sa question était cruelle ! J'ai eu honte pour elle et pour moi. Je ne lui ai pas dit que j'aimais Machârî comme je n'ai jamais aimé aucun homme de ma vie. Que l'amour démolit nos volontés, et que nous lui obéissons, tête courbée.

Machârî, l'amour est un secret ! Les rêves d'une vie haute en couleur se jouent de nous, et nous les suivons comme sous hypnose ! Je ne sais pas comment je t'ai aimé, je ne sais pas comment mon cœur s'est accroché à toi !

Peut-être ignores-tu que je n'oublierai pas cet instant, le soir où nous étions tous deux assis dans ma voiture, face à la mer dans le quartier de Chouikh, quand une voiture de police est apparue. Elle s'est arrêtée à côté de la mienne, un jeune policier en est descendu pour venir taper à ta fenêtre, mon cœur battait la chamade, tu as entrouvert ta fenêtre, et tu l'envoyas promener :

— Vous désirez ?

— Qui est cette femme ? t'a-t-il demandé d'un ton provocateur qui répondait au tien. Sans rien dire, tu as remonté ta vitre et tu m'as ordonné de partir :

— Moi, je vais descendre, et toi, tu t'en vas.

Tu as ouvert ta porte, manifestement nerveux. Et à travers la fenêtre fermée, l'écho de tes cris sur le policier m'est parvenu.

Peut-être cet instant n'est-il rien pour toi, tant d'événements sont venus l'ensevelir, mais chaque fois que je m'en souviens, quelque chose s'anime dans mon cœur qui me rapproche de toi.

Machârî, mon amour, les femmes de partout aiment voir leur homme se dresser pour les défendre !

Machârî, si tout se passe comme nous l'avons prévu, demain nous ne serons plus là. Je boirai mon café et je prendrai mon petit-déjeuner avec toi aux îles Maldives...

Pourquoi ai-je peur ?

Mon cœur est triste de t'avoir vu changer... Ta passion fougueuse et ton engouement pour l'aventure m'ont transportée dans une folie, mais déjà je les vois s'étioler sans même que tu t'en rendes compte, avant même que l'on soit mariés.

Un jour, je suis venue sur ton yacht, cédant à tes instances. La mer était claire. J'ai enfilé mon gilet de sauvetage et je t'ai demandé d'enfiler le tien, tu as refusé, j'ai imposé :

— Je descends.

Tu t'exécutas. Contrairement à ce qui était entendu, le yacht se mit en mouvement, je te rappelai que nous avions convenu que je visite ton yacht et que l'on déjeune ensemble. À peine le yacht eut-il pris la mer que ton visage se couvrit d'une expression qui me fit peur. Nous nous sommes éloignés de la plage. Le quartier de Salamiya apparut avec ses hautes tours et ses immeubles, de l'autre côté les trois tours de la ville de Koweït et leur dégradé de couleurs bleues, il était presque 2 heures de l'après-midi, la mer du Koweït avait des reflets bleus, gris, verts. Tu jetas l'ancre. Tu commenças à ouvrir les sacs du repas, mais je sentais l'odeur de ton désir, plus forte que celle de la nourriture. Tu t'es approché, collé à moi, tu m'as embrassée. Et comme j'avais pris la ferme décision de ne pas te laisser me toucher, je détournai ton attention :

— On mange ?

Tu oublias le repas, tu oublias ta promesse... mais comme un homme ne peut pas faire l'amour à une femme qui ne le veut pas... Je me suis agitée, éloignée de toi et j'ai ordonné :

— Nous rentrons.

Tu t'imaginais que je ne pensais pas ce que je disais puisque j'avais montré quelques faiblesses, ou que je résistais par coquetterie. Tu tendis la main pour me prendre dans tes bras, alors je hurlai aussi fort que possible :

— Arrête !

Sans doute l'intensité de mon cri et la fureur de mon regard disaient-elles mon embarras et mon dégoût de toi. Alors tu te fis tout petit.

— Celle qui a fait confiance à un homme est une gourde ! te jetai-je au visage, pleine de colère et de désarroi.

— On rentre.

Tu levas l'ancre, soudain servile. Je restai loin de toi. Quand le yacht s'arrêta au port, je ramassai ma gêne et la tienne, et je m'empressai de descendre. Alors ta grosse voix me rattrapa :

— On déjeune ?

Sans me retourner, je t'éconduisis :

— Mange seul !

¹ Littéralement, “père de Jamila”, puisque chaque père et mère est appelé du nom de son premier garçon, ou de son premier enfant.

Ici même, dans mon bureau, la mélodie me donne du vague à l'âme, Mahmoud al-Koweïti entonne son chant mélancolique :

*La joue illuminée d'un éclair gracieux,
Et les yeux semblables à la montre d'un marin*

Je repars dans les pas harmonieux et synchrones des danseuses de *samâri* en longues robes noires aux boutons dorés qui dévoilent, dans une pudeur retenue, leurs habits du dessous. Elles ondulent et leur corps se déploie dans une lenteur infinie sans que l'on perçoive presque aucun mouvement, elles vont et viennent sur la piste de danse.

Quel est ce sens subtil qui échappe aux paroles et que le corps en mouvement se charge de mettre à nu ? De quelle clameur cachée se déleste-t-il pour prendre le chemin de son propre langage et dépouiller nos cœurs ?

J'évoque le poète devenu fou à la vue d'un éclair lumineux sur la joue de sa femme et qui fond, devant la magie de ses yeux, si grands qu'ils lui rappellent la montre d'un marin capitaine de navire.

Et la mélodie relance inlassablement la même rengaine :

Ôte ton voile, lève la bouchiya...

Ici même, prisonnier dans mon bureau, ma hernie discale me pince le dos, m'alerte et envoie des fourmillements dans ma jambe gauche, je fais un effort, je me lève avec mon mal, pour déambuler dans la pièce.

Je ressens très souvent mon âme assoiffée d'une chose dont j'ignore l'essence. La soif devient insupportable, la solitude plante ses crocs pointus dans la chair de mon cœur. La solitude a eu besoin de deux années pour me faire confiance et finalement ôter son voile noir, pour me laisser découvrir son visage vérolé. Je l'ai prise pour amie, et j'ai ouvert le puits des douleurs enfoui aux tréfonds de mon cœur pour veiller avec elle et lui confier mes soucis.

À la fin de l'année 2008, afin de me libérer pour écrire et lire, j'ai quitté le poste de directeur de l'Administration de la culture et des arts au Conseil national, pour revenir à l'administration de l'ingénierie, en tant qu'ingénieur civil. Je suis resté fonctionnaire du Conseil, il est vrai. Mais j'ai tourné le dos aux lumières d'un poste gouvernemental, et aussitôt ces lumières fermèrent

leur visage et se détournèrent de moi, avec leurs gens. Au point que certains, qui se rapprochaient de moi et me courtoisaient pour mes fonctions et mon influence, me saluent à peine aujourd'hui.

J'ai été obligé de m'arrêter, de regarder les choses : certains se rapprochent de ce que vous rendez possible et non de vos possibilités. J'ai observé avec un plaisir vicieux les liens se déliter avec des connaissances, d'ici et d'ailleurs, et j'ai découvert des âmes misérables !

Je suis arrivé en visiteur résident, ici même, entre les murs de mon bureau à l'école communale. La solitude est venue avec moi, pour partager le lieu. Le silence s'est invité peu à peu, pour tremper son bout de pain dans le verre de thé que je humais à petites gorgées...

À 7 heures et demie du matin, j'entre dans mon bureau et je salue le vide. Je m'assois derrière mon bureau, je tends la main vers la radiocassette qui ne m'a pas quitté depuis que j'ai commencé à travailler en 1982, et une musique douce à peine audible s'élève et effleure les reliefs d'ici même.

Je commence ma journée en lisant mes mails, je passe sur ma page Facebook et Twitter, je consacre un peu de temps à l'organisation des soirées des Rencontres culturelles que j'ai créées pour avoir le plaisir de retrouver mes amis écrivains et artistes, certains dimanches soir. Ensuite je me consacre à l'écriture, trois heures environ. Quand mon estomac crie famine, je mange le sandwich que Chorouq, mon épouse, a préparé et qu'elle glisse chaque jour dans ma sacoche. Puis je m'empresse de retrouver le plaisir de lire, jusqu'à 1 heure et demie.

Ici même, dans mon bureau, hormis ma douleur discale, ma solitude et le silence, personne ne partage ma retraite. Jour après jour, j'ai appris à ignorer les battements d'ailes du temps, à l'extérieur. Je reste à dialoguer avec le silence, il me parle et me prend par la main, et j'écris une nouvelle phrase de mon nouveau roman. Je la lis plusieurs fois puis je l'efface, et j'en écris une autre.

Pas un jour ne ressemble à l'autre. Mais les jours revêtent leur temporalité propre, marchent sur leur chemin et grignotent les heures d'une vie qui ne reviendra pas. J'ai écrit un jour sur Twitter : "Les jours prennent leur part de nos instants de vie, puis ils s'en vont, sans retour." Parfois, un nuage noir d'angoisse s'installe en moi, je m'observe prisonnier avec ma solitude, ici même, alors je m'échappe dans le monde des sites internautes, je plonge dans la lecture d'articles critiques, de poésie et de musique, je suis l'actualité d'un film documentaire sur YouTube.

Il y a trois jours, j'ai sursauté quand le téléphone de mon bureau a sonné. Je l'ai regardé pendant quelques secondes... Seules quatre personnes m'appellent : Chorouq, ma fille Farah, mon ami de toujours Abd al-Aziz, et plus rarement ma petite Fadia aux questions toujours hautes en couleur ! Un

moment, j'ai cru que c'était Chorouq qui me téléphonait :

— Allô...

— Bonjour !

J'ai reconnu la voix de Kawthar avec son timbre cassé, propre aux fumeurs.

— Peux-tu nous recevoir avec Machâri ?

Elle m'a surpris par sa question qui rappela aussitôt son père à mon cœur.

— Vous êtes les bienvenus...

— Nous serons là dans une demi-heure !

Je suis resté troublé par la demande de Kawthar et à l'idée de rencontrer Machâri. Je ne connaissais pas l'homme, à l'exception des photos que la presse en donnait en tant que responsable gouvernemental. J'ai vite oublié leur visite et je suis retourné avec empressement à mon texte pour mettre la dernière touche au chapitre que j'écrivais.

... alors j'emprunte le chemin...

Ton serment est presque terminé. Contre ton souffle, les lumières de la montre rouge digitale indiquent 6 heures et quart. Tu l'as scrutée, comme pour la ralentir, alors que le jour se lève à peine. Ta bonne philippine dort encore, bientôt elle va se réveiller pour t'apporter ton café du matin.

Ton père t'a habituée au rituel de la tasse de café matinale. Là-bas, dans la maison de Dasma, dans son coin où il lisait les journaux très tôt avant de partir au travail, il se délectait de l'odeur du café et savourait sa tasse. Il tenait à préparer son café lui-même, il ne le buvait pas s'il était de la main d'un autre. Il souriait en disant à ta mère :

— Je connais mieux mon café.

Puis il ajoutait, chaque fois :

— Le poète Mahmoud Darwich a écrit un beau poème sur son attachement à sa tasse de café !

Le soir où tu as aménagé ici, avec la tristesse de la première nuit, tu as indiqué à ta bonne le petit coin face à la mer :

—Tu m'apporteras le café du matin, ici même.

Peut-être Machârî n'acceptera-t-il pas que la bonne entre dans la chambre quand vous vous y trouvez. Chaque lieu adopte les histoires et les habitudes de ceux qui l'habitent... Quelle âme Machârî va-t-il répandre dans les recoins de ton appartement, quand il viendra vivre avec toi ? Tu as souvent imaginé sa présence à tes côtés dans le salon, ensemble à regarder un film ou à recevoir des invités... Une sorte de joie se répand dans ton cœur... Machârî annoncera-t-il votre mariage à l'un de ses amis ? Recevrez-vous des gens dans votre appartement, ou resteras-tu son plaisir secret et son refuge lorsqu'il voudra fuir sa femme et les soucis de son travail ?

Depuis que tu as ouvert les yeux avec l'appel à la prière de l'aube, les piques d'une peur noire rampent en toi, tu visites les revirements de ton histoire avec Machârî, et les frémissements de ta vie à venir, entre peur et espoir. Peut-être est-ce ton dernier matin de solitude ? Seule avec le silence, vous révélez les angoisses de ton cœur aux murs de ta chambre. Seule ta peur des lendemains t'accompagne, pendant que la mer, dans l'immensité de son bassin divin, fait déferler ses vagues à travers le rideau de ta fenêtre, et attend ton salut du matin qu'elle connaît bien à présent.

Nos âmes fragiles ne supportent ni le poids écrasant de la tristesse, ni la légèreté des instants de joie. C'est pourquoi nous avons toujours besoin de quelqu'un à nos côtés... C'est comme si je réalisais tardivement la signification de l'abandon, l'abandon de deux amants aux plus beaux instants de leur vie ! Je souffre, car aujourd'hui, personne ne sera à mes côtés pour partager le jour de mes noces, personne ne chantera ni ne dansera de joie, personne ne m'embrassera pour me féliciter. Enfin je prends conscience que la célébration du mariage n'est source de joie que s'il se trouve quelqu'un pour la partager.

Mes quatre sœurs se sont mariées et le jour de leur noce, ma mère tourbillonnait et virevoltait entre ses occupations et son bonheur de vivre ce jour tant attendu. Notre maison s'embrasait et s'emplissait du vacarme des allées et venues, des voix et de la joie entremêlées, des sourires qu'affichaient les visages réjouis. Mes tantes maternelles et paternelles étaient là, les amies de ma mère aussi venaient partager "sa fête". Elle s'activait pour préparer la table des noces et la décorait comme il se doit dans notre tradition : un plateau couvert de pâtisseries au centre desquelles repose le Coran, comme un chemin de vie. Un miroir brillant pour éloigner des deux époux le mauvais œil et le malheur, des vœux de vie heureuse, et un petit bocal où nage un beau poisson, en signe de fécondité et d'abondance...

Aujourd'hui, je ne tremperai pas mes pieds dans de l'eau de rose, personne n'écrasera du sucre sur ma tête pour bien augurer d'une vie remplie de bonheur, je ne recevrai pas de pièce d'or.

Aujourd'hui, je sortirai seule de chez moi, je marcherai seule aux côtés de Machârî dans les couloirs étroits du palais de justice, pour me tenir face à un juge, lui dire que je veux cette union, pour qu'il l'atteste et rédige un contrat de mariage.

C'était hier.

— Que veux-tu comme cadeau de mariage ? m'a demandé Machârî. Je l'ai regardé. Je ne sais pas pourquoi le visage de mon père m'est apparu. Une larme soudaine m'a étranlée.

— Rien.

Puis, comme si me revenait une idée oubliée, j'ai rectifié :

— Une bague.

Peut-être une fille commence-t-elle à rêver de son mariage le jour où elle prête attention aux formes de son corps, ou lorsque lui parviennent aux

oreilles les paroles flatteuses qui flottent autour d'elle : "Quelle beauté ! Quelle merveille, la petite fille a bien grandi ! Quelle poupée !"

Ma mère pensait que je me marierais avant ma sœur Thorayya. Beaucoup de prétendants se sont présentés pour demander ma main, je les ai tous éconduits. Aucun d'entre eux ne me satisfaisait, et à chacun de mes refus je répétais à mon père :

— Tu ne me forceras pas à me marier !

Il m'observait avec cette bienveillance que j'aimais tant, et me murmurait :

— Tu choisiras ton mari.

Puis il s'adressait à ma mère qui n'aimait pas sa façon de me parler :

— Nous ne lui imposerons pas un mari qu'elle n'aime pas.

Père, tu ne m'as imposé aucun homme, mais tu t'es dressé pour m'interdire d'épouser celui que j'aimais !

Je ne me rappelle plus à quel moment l'obsession du mariage a commencé à me hanter... Je me souviens comment je me tenais debout et nue face au grand miroir de ma salle de bains, dans la maison de Dasma, durant mon adolescence. J'explorais mon corps en détail, et chaque fois le miroir me renvoyait sa question : "Qui sera l'homme devant lequel tu te mettras nue ?" Avec les années, l'émerveillement que j'avais pour mon corps s'est étiolé, je voulais juste m'assurer qu'il ne se fanait pas.

Aujourd'hui, après notre mariage, je ne me tiendrai pas nue face à Machârî. Il avait lancé sa phrase, aux premiers jours de notre relation :

— Tu es bien plus belle que je ne le pensais.

J'étais restée muette. Alors il avait ajouté :

— Toutes ces années passées à travailler à distance avec toi, je m'étais imaginé une femme sérieuse. Je croyais que tu étais voilée !

Il avait ri. Le temps était resté suspendu, avant qu'il n'ajoute :

— Je ne pensais pas que tu étais irrésistible et rebelle !

Quelque chose m'avait agacée dans sa phrase.

— Je n'aime pas cette image de moi, avais-je dit mal à l'aise.

À présent mon cœur palpite lorsque je m'imagine marcher à ses côtés cet après-midi, le prendre par le bras, me promener dans le centre commercial d'Afniouz avec lui... J'ai envie que nous déjeunions ensemble, peu importe le restaurant, devant tout le monde. J'aimerais que mes sœurs, mes amies, mes connaissances, le Koweït tout entier, tous nous voient avant que nous partions en voyage, lui et moi.

Depuis que j'ai ouvert les yeux à l'aube, je suis seule, ici même, allongée dans ma chambre, dans le silence et l'angoisse. Je ne sais pas pourquoi des

montagnes de questions s'empilent à côté de moi, tandis qu'une impression de tristesse enveloppe mon cœur et mon esprit.

Je n'espérais rien de durable en rencontrant Machârî. Ce sont ses textos incessants, ses appels et son application à me poursuivre qui me firent réfléchir.

— Que veux-tu de moi ?

— Et toi, qu'attends-tu de moi ?

— Tu es un homme marié...

— Maudit soit le mariage !

Il m'avait coupé la parole et la colère montait en lui. Comme s'il jetait une braise qui lui brûlait la gorge, il dit :

— Tu es mon amour.

Je souris en moi, incrédule, ou plutôt, comme si l'amour d'un homme marié et père de famille m'était inconcevable.

— Dieu m'est témoin, tu es mon amour.

Je me suis attachée à Machârî comme à un homme qui partage des moments de ma vie... Au bout de trois années de relation commença à poindre la certitude de son amour. Il me sembla qu'il était prêt à divorcer, prêt à s'engager et à vivre avec moi. Ce misérable contrat m'est alors apparu comme une évidence pour faire connaître publiquement notre engagement mutuel.

Personne de la famille ne viendra partager mon mariage, je ne porterai pas de robe blanche, il n'y aura pas de fête, pas de chant, pas de danse, pas de youyous, pas de photographie souvenir assise avec Machârî sur notre trône de mariés couvert de roses... Je mentirais, Machârî, si je te disais que tout ça ne m'importe pas ! J'ai commandé des roses pour notre appartement, je me suis arrangée avec un photographe pour qu'il vienne cet après-midi immortaliser le jour de notre mariage.

Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je penserais ainsi, que j'aurais l'âme meurtrie pour une question d'apparats, si futiles et dérisoires à mes yeux que je n'y ai jamais prêté aucune attention ! Machârî mon amour, nos âmes inconscientes souffrent car une lame de couteau entaille leur chair à vif ! Voilà à présent que j'ai la conviction que le jour du mariage est un jour différent dans la vie d'une fille, dans la vie d'une femme, peut-être le jour le plus important de sa vie...

Hier tu as dit :

— Ce sera un mariage paisible.

J'aurais voulu te reprendre et rectifier :

— Un mariage secret, un mariage volé !

Mais j'ai évité d'attiser une nouvelle querelle entre nous.

J'ai hésité à annoncer la nouvelle à mon amie Mona. Quelque chose m'en empêchait... mais je le lui ai laissé entendre. Elle m'a sauté au cou pour m'embrasser, j'ai été surprise, et sa voix aimante m'a dit :

— Nous nous réjouissons pour vous, mon mari et moi !

Mes yeux se sont remplis de larmes, elle m'a prise dans ses bras et ensemble nous avons pleuré.

En revanche, un silence éphémère a terni le visage de Chorouq lorsque je lui ai annoncé mon mariage. Son regard me donna l'impression qu'elle me cachait quelque chose. J'attendais la suite, ses larmes devancèrent ses mots et les yeux baignés d'émotion, elle invoqua Dieu :

— Faites que tout se passe bien !

Un sourire paisible apparut sur son visage et sa voix changea :

— Ton mariage sera différent.

Même le voyage de noces m'aurait semblé sans importance, si tu ne l'avais proposé.

— Nous ferons plus ample connaissance en tant que mariés ! avais-tu dit en laissant échapper un sourire.

Je me rappelle notre premier voyage ensemble, il y a un an environ. Nous avons pris la décision de nous marier, tu m'avais souvent assuré que notre mariage était plus proche que je ne le croyais, tu m'avais fait la promesse de me donner ton cœur : "Tu es la femme de ma vie." Maintes fois tu avais juré : "Je suis à toi, je vais me séparer d'elle."

Un jour, tu m'annonças que tu partais à Londres pour un voyage d'affaires. J'eus envie de faire l'expérience d'un voyage avec toi.

— J'ai une session de formation à Londres, dis-je à mon père lors de notre séance de discussion du soir, en présence de ma mère.

J'avais déjà voyagé seule.

— Combien de jours ?

— Une semaine.

— Je viendrai peut-être avec toi, dit mon père.

Mon cœur sursauta, je dissimulai ma peur et m'exclamai :

— Quoi, quoi, quoi ! Mon papa à Londres avec moi !

Mon père se reprit immédiatement, "Ce n'est pas sûr...", et ma mère intervint :

— Il ne partira pas en voyage... Il n'abandonnera pas sa prison !

Elle voulait dire sa bibliothèque. Mon père dodelina de la tête, un sourire triste éclaira son visage :

— Je suis bien, ici. Fais un bon voyage.

Il avait dit cela comme pour clore le sujet.

Arguant de connaissances et d'avantages que j'avais dans une agence de voyages, je t'ai proposé de te réserver ton billet d'avion et ton hôtel, tu m'as donné ton accord sans te douter de rien. J'ai fait tes réservations, puis les miennes à l'identique, sans t'en informer. Je t'ai choisi un hôtel à côté du mien.

Médusé et muet. Tu étais totalement décontenancé lorsque tu m'as vue entrer dans l'avion quelques minutes avant le décollage, et m'asseoir à tes côtés :

— Bonjour, que ton matin soit rempli d'amour ! ai-je dit avec le sourire. Mais j'ai lu un embarras sur ton visage, qui a écorché mon âme. J'avais tant attendu ta joie et les six heures de voyage que nous passerions à chuchoter ensemble. Dès que l'avion a pris de l'altitude, tu t'es lamenté :

— Je n'ai pas dormi la nuit dernière.

Tu as allongé ton fauteuil, pris ma main pour l'embrasser avant de t'enrouler dans ta couverture et de tourner ta tête de l'autre côté. Tu as plongé dans un profond sommeil. J'ai plongé dans ma première déconvenue, "nul n'a idée de ce qui l'attend".

Le voyage nous enlève nos réserves et nos réticences les plus lourdes, il nous rend si légers que nous volons aux premiers mots entendus. Cela dépend peut-être des lieux où l'on se trouve, des gens, de l'ambiance, ou peut-être de notre sensation de libération des interdits qui pèsent sur nos vies. Dès que l'avion s'est posé sur la piste de l'aéroport d'Heathrow, j'ai senti que j'étais une autre femme.

Quand nous sommes descendus de l'avion j'ai pris ta main et nous avons marché ensemble, peu m'importait de te sentir gêné et inquiet que quelqu'un de ta connaissance te reconnaisse, et me voie accrochée à ton bras. Je voulais vivre l'amour avec toi, marcher, te caresser, parler, sourire, te regarder, te sentir, connaître les secrets de ton âme. L'amour est un bout de chemin de vie partagé avec celui dont on s'est épris.

C'était l'hiver sur Londres, la froideur transperçait les os, le ciel semblait matelassé de nuages gris. Au sortir de l'aéroport, une Mercedes neuve nous attendait, un chauffeur âgé en costume s'est précipité pour te saluer d'une façon qui révélait une connaissance de longue date entre vous. Il a dit, dans un dialecte égyptien qui m'a rappelé les vieux films des années 1960 :

— Dieu merci, vous êtes revenu en bonne santé, *Sa'adat al-Bey* !

J'ai senti qu'il cachait son étonnement de me voir suspendue à ton bras, il m'a accueillie en souriant :

— Soyez la bienvenue, *efendim* !

Il m'a ouvert la porte et fit le tour en courant pour ouvrir la tienne. J'imaginai qu'il avait fait ce même mouvement avec d'autres femmes que tu

avais connues. Tout se bousculait et s'entrechoquait en moi tandis que je m'asseyais à tes côtés... Toi l'homme que je connaissais depuis presque trois ans et qui me promet chaque jour le mariage. Voilà que j'étais avec toi à Londres, après t'avoir pris dans mes filets et t'avoir tant désiré.

Tu m'as déposée à mon hôtel, tu m'as embrassée.

— Je viens te chercher à 18 heures.

Bien avant l'heure, je t'attendais dans le hall de l'hôtel, impossible de contrôler les battements de mon cœur. Quand tu es entré, ton regard et ton visage avaient changé, j'ai proposé que l'on s'assoie :

— Nous n'avons pas le temps de nous asseoir...

L'obscurité humide était descendue sur les rues de Londres, la Mercedes noire et son chauffeur nous attendaient. Elle démarra aussitôt. Ta douceur cachait ton sourire.

— C'est une soirée différente.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es avec moi.

Tu m'as emmenée dans un petit bar près de Knightsbridge. Tu as commandé une bière, tu m'as regardée, j'ai souri :

— La même chose !

Tu me racontes ton amour pour Londres, ton incapacité à t'en éloigner, tu deviens volubile quand je te demande les lieux où tu aimes aller. Tu racontes encore et encore, et soudain je te surprends en sortant de mon sac deux billets :

— On va au théâtre.

Tu n'as pas l'air de comprendre, j'explique :

— C'est une habitude que j'ai prise avec mon père : quand je viens à Londres, je vais voir des pièces de théâtre !

Tu me regardes, toujours plus étonné, je continue :

— J'ai réservé par internet des billets pour plusieurs pièces. Ce soir, nous allons voir une sorte d'opéra !

Je te prends par la main :

— Allez ! On y va !

Je plonge dans le monde du théâtre, mais plus d'une fois je presse ta main bien-aimée et le sentiment me traverse que tu es préoccupé par quelque chose. Après la pièce j'ai faim alors je t'emmène à la pizzeria la plus proche. Je veux rester avec toi, nous montons dans la voiture et tu dis au chauffeur :

— À l'hôtel de Madame.

Quelque chose d'électrique traverse mon corps à ces mots. À l'hôtel, le chauffeur se précipite pour m'ouvrir la porte, tu descends de mon côté :

— Je te raccompagne à ta chambre.

Dans l'ascenseur, tu as un drôle de regard, et arrivés devant ma porte tu t'approches pour m'embrasser, "Je viens un peu chez toi", en murmurant.

Je rentre dans ma chambre, je me sens en plein désarroi, je ne dis rien. Tu t'assois sur un fauteuil et le silence s'installe avec nous dans l'instant.

— Ma chambre est-elle mieux que la tienne ?

Je dis ça, pour cacher mon trouble, tu souris.

— Toi, tu es mieux.

Tu te lèves pour venir vers moi, tu me prends contre toi, tu m'embrasses et ton souffle chaud m'effleure, je suis partagée entre céder à mon désir et me refuser à toi, j'essaie de m'arracher, tu m' observes, tu dis :

— Nous pourrions nous marier ici, à Londres.

Tous tes sens disent ton désir, mon cœur s'emballe, tu ajoutes en murmurant :

— Tu es l'amour de ma vie.

Les secondes passent, tu m'embrasses et m'étreins, je fonds entre tes mains.

Mes sentiments se jouent de moi tandis que tu te glisses près de moi dans le lit. La fille prend soin du trésor de son corps durant de longues années, elle l'entretient, elle l'embellit, puis vient celui qui cueillera ce fruit précieux. Comme j'ai soigné et choyé ce petit bout de mon corps ! Comme je me suis battue pour donner ce corps à un homme que j'aime pour qu'il soit mon mari ! Je veux consigner dans mes souvenirs tout ce qui se passe entre nous dans ces instants-là.

On parle doucement un moment, tu t'étends sur moi, mon corps s'épanouit et s'ouvre assoiffé, figé dans son attente, tout en moi brûle de désir, rien n'aurait pu briser ma jouissance avec toi. Sauf ta question timide :

— Est-ce que tu es vierge ?

Un couteau planté dans mon flanc. Mon désir s'éteint d'un coup. Ton mépris et, plus encore, le ton de ta question me font mal. Comme si tu imaginais que je pouvais ne pas l'être ! Je suis une Orientale éduquée dans les valeurs conservatrices de son milieu, c'est-à-dire à vivre les premiers frissons de son corps dans les bras de son mari ! J'ai quitté le lit pour aller dans la salle de bains, pleurer ton affront et ma désillusion.

Tu as senti que ta question était un peu rude et derrière la porte tu m'as appelée :

— Kawthar, Kawthar, je suis désolé !

Je suis restée longtemps dans la salle de bains et quand je suis ressortie tu n'étais plus là. La paix est revenue. Je me suis drapée dans ma tristesse et je me suis endormie à peine la tête posée sur l'oreiller.

Il était encore tôt quand j'ai entendu qu'on frappait à ma porte, j'étais médusée de te trouver face à moi, un bouquet de fleurs dans les bras :

— Bonjour, fainéante !

Je suis restée sans voix.

— Je t'attends en bas.

La Mercedes noire et le chauffeur patientaient. Il nous a amenés à la gare Victoria.

— Nous partons à Brighton, as-tu dit.

J'ai lu dans tes yeux quelque chose de nouveau, en tre l'amour, la considération bienveillante et le respect.

— L'heure du train est proche.

J'ai pensé que tu cherchais à réparer les dégâts de la nuit dernière, mais j'ai vu alors la petite valise que tu tirais derrière toi.

— Et que fais-tu de la conférence pour laquelle tu es venu ?

— Tu es ma conférence, as-tu répondu en riant.

Quand nous sommes arrivés à Brighton, seule la pluie nous y attendait. Nous avons pris un taxi auquel tu as donné une adresse. On a fait une halte dans un magasin Marks and Spencer, tu as acheté à manger parce que, m'as-tu répondu, nous allons rester deux jours ici. "Je n'ai pas pris d'affaires", ai-je pensé, dérouterée par ta réponse. Et comme si tu lisais dans mes pensées :

— Achète-toi tout ce dont tu as besoin.

Un sentiment étrange et engourdissant s'est répandu en moi et m'a désorientée : j'allais rester seule avec toi dans cet endroit... J'ai commencé par une brosse à dents et mon dentifrice préféré, puis une brosse à cheveux, du déodorant, deux tenues d'intérieur, j'ai mis un long moment pour choisir un pyjama. J'adore les pyjamas en coton très doux, il y avait là plusieurs modèles qui me plaisaient.

Nous avons porté les courses ensemble, toi et moi. À peine dix minutes ont passé, et me voilà dans un appartement propre et rangé, avec vue sur la mer, et ta voix :

— C'est ici chez moi.

J'ai croisé la photographie de ta femme et de tes enfants, la tienne en costume devant l'université, des photos de famille de gens que je ne connaissais pas. Tu as mis une musique douce, et tandis que mes pensées éparées vagabondaient devant les photographies, j'ai réalisé que nous ne rentrerions pas à Londres, que nous n'irions pas au théâtre, les choses se sont bousculées dans ma tête, et tu as réapparu en pyjama :

— Est-ce que tu sais cuisiner ?

J'ai dû avoir l'air étonné, alors tu as précisé :

— Aujourd'hui, c'est moi qui cuisine.

À travers la fenêtre, j'ai regardé le ciel gris à l'endroit où il rencontre la surface de la mer à l'horizon. Est-ce que tu viens souvent avec des femmes dans ta maison de famille ? Le regard fixe de ta femme s'est mis à me poursuivre dans tous les coins et recoins de l'appartement. Je me suis changée et nous sommes allés ensemble à la cuisine. J'ai découvert que tu étais un passionné de cuisine qui glanait avec précision tous ses secrets et qui souvent s'y adonnait. Encore ce sentiment étrange, mon corps frissonnait. Je suivais tes gestes en train de manier le couteau, inspecter les grains de riz dans l'eau de cuisson, faire revenir à l'huile les oignons dans la marmite... Tu as préparé

un plat de poisson au riz, peut-être le meilleur que j'ai mangé de ma vie.

Après le repas, je me suis mise à tes côtés pour faire la vaisselle. Toujours ce sentiment étrange qui se répand en moi : toi et moi dans cet endroit. Nous faisons l'expérience des instants simples de la vie dans des habits d'intérieur. Un frisson traverse mon corps, je sens comme un goût de larmes, mais soudain je réalise que ta femme est là avec nous. Je l'imagine entrer tout d'un coup et me trouver là, avec toi, en pyjama, je te laisse dans la cuisine. Au salon face à la mer de plomb, je me jette sur le canapé, les yeux fixés dans le vide. Un sommeil délicieux m'envahit, mes paupières sont lourdes. Je n'ai plus la force de les ouvrir. Tu reviens de la cuisine, tu souris devant l'endormie, tu me prends par la main jusqu'à la chambre. Tu poses sur le lit mon corps alourdi par la torpeur et les pensées, et je sens ton odeur aimée, je sens ton bras passé sous mon cou, tu m'enlances et comme une petite fille blottie entre tes bras, je laisse mon corps aller vers son plaisir.

Pour la première fois, dans ton lit, dans ta chambre, sous le regard de ta femme qui nous observait dans son cadre doré, tu m'as fait jouir pour la première fois et mon hymen a délivré le filet de sang qu'il retenait depuis plus de trente ans.

Dans un appartement de Brighton, j'ai vécu avec toi trois jours merveilleux, pas seulement parce que nous avons fait l'amour avec la plus grande tendresse, chacun de nous fondant à l'intérieur de l'autre, pas seulement parce que j'ai connu avec toi le sens du frisson de la vie, pas seulement parce que j'ai goûté à la saveur du sommeil après l'amour, pas seulement... Mais dans la grisaille de l'hiver, sous la pluie de Brighton, je me suis attachée à toi, mon cœur a goûté pour la première fois à l'intimité profonde entre une femme et un homme, à la beauté d'un instant éphémère, quand vient l'accalmie après l'amour et que ton regard, ta peau et tes mains m'ont imprégnée. Le troisième soir, tu as dit :

— Je me sens renaître.

Tes mots disaient l'amour, puis tu as ajouté avec regret :

— Où étais-tu pendant tout ce temps ? Nous ne nous séparerons plus, je ne m'éloignerai plus de toi un seul instant.

Beaucoup de choses se passaient entre nous, je goûtais des plaisirs délicieux entre tes mains. Quand je me réveillais en sursaut, je restais à te regarder plongé dans ton sommeil, j'écoutais ta respiration. Une seule pensée venait assombrir mes instants et troubler par bribes mon allégresse. Ta femme et tes enfants étaient omniprésents autour de nous, leurs photographies couvraient les murs et les étagères. Avais-je le droit de prendre un homme à son épouse et à ses enfants ? La question me taraudait, puis elle s'amplifiait et se ramifiait jusqu'à me plonger dans des affres de mélancolie. Comment pouvais-je t'arracher à un passé qui était toute ta vie ? Est-ce que vraiment, plus rien ne nous séparerait ? Est-ce que notre désir durerait ? La question grandissait effroyablement à l'intérieur de moi : un homme pouvait-il quitter

femme et enfants pour moi ?

Au soir du troisième jour, il était près de 20 heures et je me préparais à sortir avec toi, quand la phrase cinglante m'a échappé :

— Est-ce que tu aimes ta femme ?

Ma question t'a irrité, ton visage s'est assombri. Je ne sais pas ce qui m'avait poussée à parler de la sorte ! Peut-être pensais-je impossible qu'un homme soit sincère envers moi tout en étant le mari d'une autre ! Peut-être parce que l'ombre de ta femme planait au-dessus de nous où que nous fussions. Peut-être parce qu'une autre question m'obsédait depuis que je t'ai vu cuisiner : avais-tu déjà cuisiné pour ta femme ? Peut-être qu'une culpabilité pécheresse hantait mon esprit et me faisait imaginer ta femme au Koweït en train de s'occuper de tes enfants et d'attendre ton retour, tandis que tu prenais du bon temps et vivais une folie avec une autre femme...

— Est-ce que tu veux bien oublier cette femme !

Tu t'étais adressé à moi avec fureur. Ainsi, il t'était difficile d'évoquer son nom, ou même de dire "ma femme" ?

— Pourquoi est-ce que tu es là, avec moi ?

Un silence furieux t'avait cousu la bouche.

Je recommence à te tourner autour, je veux une réponse :

— Comment s'appelle-t-elle ?

Alors tu as hurlé, ton regard fou prêt à m'exploser au visage :

— Cela ne te regarde pas ! Tu aimes le malheur, c'est cela ! Comment pourrais-je vivre avec toi ?

Tes mots m'ont bouleversée. Soudain un esprit maléfique est apparu pour se dresser entre nous. Je n'étais plus capable de te regarder, je me suis précipitée dans la chambre à coucher pour retirer mon pyjama. Folle de rage, je me suis habillée et j'ai préparé ma valise pour quitter cette maison qui s'était transformée en grotte obscure. Peut-être pétrifié par ton embarras, tu m'as laissée sortir sans t'interposer, pendant que dans ma tête, ta question blessante assénait ses coups de marteau : "Comment pourrais-je vivre avec toi ?"

J'ai rassemblé les tenues de nuit que tu m'avais achetées, les ai jetées dans une benne à ordures et j'ai pris le train. Mes larmes étaient suspendues à mes cils et si quelqu'un m'avait demandé de changer de siège, j'aurais explosé en pleurs.

La phrase horrible de ma mère me revient, "Il n'y a pas d'autre homme au Koweït ?", et ta question continue de m'agiter : "Comment pourrais-je vivre avec toi ?"

Je me reproche de m'être attachée à toi, je me méprise de m'être blottie dans tes bras, je voudrais me griffer le visage pour me punir car j'ai lu dans ton jeu dès notre première rencontre, alors pourquoi suis-je allée avec toi ?

Machârî, à présent je suis chez moi, étendue sur mon lit, et seuls

m'accompagnent les battements de mon cœur et ma peur de l'inconnu !

Nous allons nous marier aujourd'hui. Comment me débarrasser de cette angoisse ?

Dès que je suis entrée dans ma chambre d'hôtel, je me suis noyée dans mes larmes, jusqu'à la crise d'hystérie, comme pour expier tout ce que j'avais commis avec toi. J'ai rassemblé mes affaires avec nervosité et j'ai quitté l'hôtel précipitamment, de peur que tu viennes m'y retrouver. Quand mon téléphone a sonné, j'étais à l'aéroport d'Heathrow sur le chemin de retour pour le Koweït. Comme d'habitude, j'ai ignoré ton appel, en maudissant mon âme à cause de toi.

La séparation d'un homme et d'une femme a quelque chose d'effrayant ! Comment peut-on sortir quelqu'un de son cœur ? Une femme offre son corps à un homme lorsqu'elle a été mise en confiance et qu'elle croit à ses bonnes intentions et ses promesses maintes fois répétées de mille et une façons. C'est la preuve de la sincérité de ses sentiments. L'homme prend du corps féminin ce qu'il désire, comme un dû dont il a payé le prix par quelque promesse éphémère. La femme considère que faire l'amour est un début, l'homme considère que c'est une fin en soi.

Ce qui m'a le plus effrayée en rentrant au Koweït c'est le regard de mon père à l'instant où j'ai franchi le seuil de la maison. Il m'a embrassée et avec son calme éternel, et a dit :

— Dieu soit loué, tu es revenue saine et sauve.

Puis :

— Quelque chose a changé en toi !

J'ai vite dissimulé mon trouble derrière un grand sourire, qui confirmait le changement bien plus qu'il ne le niait :

— Non rien, la fatigue du voyage sans doute.

À ce moment, je me suis souvenue du changement sur le visage de mes sœurs et de mes amies après leur mariage, et l'idée s'était mise à tourner en moi : la privation ou la satisfaction sexuelle d'une femme étaient-elles visibles à travers son regard, l'expression de son visage ou sa démarche ?

J'ai quitté mon père en tirant ma valise pour monter dans ma chambre, et j'ai senti qu'un nouveau mur s'élevait désormais entre nous.

Quelque chose dans le changement de mon père m'effrayait et depuis des mois m'oppressait, mon père se tenait désormais éloigné de tout ce qui l'entourait, et tout s'est confirmé un soir, quand ma mère annonça :

— Ton père a demandé à vous voir ce soir, tes sœurs et toi.

La phrase était étrange, puisque tous les jeudis, mes sœurs et leurs enfants venaient nous rendre visite et restaient jusqu'à la tombée de la nuit. Mon père passait un moment avec nous, il mangeait puis se retirait dans la bibliothèque.

Ce soir-là, mon père entra, une enveloppe à la main, le visage exténué bien que dissimulant son usure. J'évitai son regard, il s'assit, mes sœurs se levèrent pour le saluer et tout de suite après, il ouvrit l'enveloppe, sortit une feuille et

appela ma mère :

— Ceci est pour toi.

Il lui tendit un acte de propriété pour notre maison de Dasma, puis à chacune d'entre nous, Jamila, Fatima, Zaynab, Thorayya et moi, il donna une feuille identique :

— C'est l'acte de propriété de vos terrains.

Mon père nous avait acheté cinq terrains voisins dans la zone de Janoub al-Sourra, cinq parcelles de 500 mètres carrés.

— J'ai hésité à vous donner de l'argent, j'ai eu peur qu'il se perde.

Il se tut un instant, puis il ajouta :

— J'ai toujours rêvé de vous voir habiter des maisons voisines.

Je sentis dans sa voix quelque chose d'étrange, un abattement effrayant. Soudain, des larmes secouèrent ma poitrine, je suffoquai de pleurs qui presque m'étouffaient, je me levai en cachant mon visage et j'entrai dans ma chambre pour pleurer l'adieu à mon père.

Entre le don de nos terres par mon père et ce cri terrible, seulement trois mois ont passé. Je ne peux pas oublier ce soir-là. Il est presque 5 heures et demie, je suis dans ma chambre quand le cri déchiré et souffrant de ma mère s'élève :

— Abou Jamila !

Une sensation douloureuse me tétanise, mes genoux sont pris d'un tremblement. Je ne sais pas comment je fis pour courir auprès de ma mère, et la trouver à moitié consciente. Elle se jetait sur lui pour embrasser les pieds et les mains de mon père gisant sur son lit, elle se lamentait en répétant :

— Abou Jamila mon chéri !

Un poids étrange s'empara de mes jambes, qui les tirait vers le sol et m'interdisait tout mouvement. Mes yeux rencontrèrent son regard éploré et mon cœur s'emballa, comme si je refusais la phrase qui remplissait ses yeux de larmes. Je suis restée rivée à ma place, incapable de m'incliner pour toucher mon père. Elle dit dans un souffle tandis que ses forces l'abandonnaient :

— Ton père...

Elle laissa sa phrase inachevée comme si elle redoutait de prononcer la suite.

Mon père mourut dans le calme et la paix de son lit. Ma mère raconte qu'après un déjeuner léger, il annonça qu'il allait dormir un peu. Il se mit au lit comme à son habitude, elle le trouva long à revenir pendant qu'elle regardait la télévision, elle se leva pour aller le chercher et le trouva froid, dans son sommeil.

Pourquoi mon père est-il mort d'un arrêt cardiaque ? Est-ce moi qui l'ai contrarié en choisissant un homme différent de celui qu'il attendait ? Qu'est-ce qui lui creva le cœur ? Est-ce l'affliction d'assister à la tragédie présente du monde arabe ? Est-il mort de regret devant l'échec de son rêve arabe

irréalisé ? Le rêve de mon père s'est-il brisé dans sa poitrine ? Suivait-il les mouvements populaires dans le monde arabe avec un tel dépit, lui qui vécut en rêvant d'une nation arabe unie, qu'il en fut anéanti au point d'en mourir ? Le docteur avait dit "arrêt cardiaque".

Je ne parviens pas à me détacher de cette vision, quand je suis entrée dans la chambre de mon père. Il était là, étendu sur le dos, comme le plus paisible des dormeurs, son visage ne portait aucune trace de tristesse ou de souffrance, une expression paisible l'éclairait tandis qu'il plongeait dans son sommeil éternel. Je suis restée à quelques pas de lui, j'avais peur de m'approcher de cet homme, le plus cher de ma vie, comme si la distance et le refus de le toucher m'évitaient de vérifier sa mort. Je suis restée immobile, j'étais comme cette petite fille qui s'applique à ne pas déranger son papa dans son sommeil. Rien, sinon mes larmes qui coulent et mes genoux qui tremblent. Le film de ma vie avec lui me traversa, rapide et sinueux. Je ne repris conscience de moi-même qu'une fois couchée dans mon lit, ma sœur Jamila à mes côtés. Le visage ravagé par la tristesse et les pleurs, elle essayait de me consoler, "Kawthar, ma chérie", mais nous avions toutes deux besoin de quelqu'un pour apaiser notre chagrin.

Durant les deux premiers jours de la cérémonie de deuil, j'étais comme endormie et absente à tout ce qui se passait autour de moi. Les femmes vinrent nous présenter leurs condoléances, à ma mère, mes sœurs, mes tantes et moi, je restais muette, incapable de prononcer un mot. Ma cousine Khawla me ramena à la réalité le troisième jour, lorsqu'elle commenta ma tenue de deuil et me lança :

— Le hijâb te va bien !

Je l'ai regardée comme si j'essayais de comprendre ce qu'elle me disait, alors elle ajouta :

— Que Dieu te guide dans Sa voie.

— Qu'Il te guide toi aussi, lui dis-je comme un réflexe.

Alors elle me lança :

— Moi, je suis voilée tous les jours.

Elle avait dit cela sur un ton de reproche à mon encontre, je le lui renvoyai au visage :

— Tu es bien la Khawla que j'ai connue...

Ma phrase jeta un froid dans l'assemblée. Et comme certaine que j'allais divulguer quelque infamie à son sujet, Khawla se leva et s'échappa sans prononcer un mot. Comme le dit le dicton, "les mots sont des couteaux qui touchent notre point faible".

Après la disparition de mon père, tout me parut bizarre à la maison. Soudain, tout semblait froid et vide, toute la maison parlait de son existence. Sa présence maintenant qu'il était absent pesait plus sur mon cœur que son absence lorsqu'il était présent !

Durant les deux dernières années, les mouvements populaires dans les pays

arabes transportèrent mon père d'espoir, puis ils le plongèrent dans un état de désenchantement et de doutes insondables. Il se réfugia dans la solitude et le silence, il s'isola dans sa bibliothèque. Il passait son temps à appeler ses amis en Égypte, en Syrie, au Liban pour prendre de leurs nouvelles, et après ces coups de fil, il était plus désespéré encore et plus loin de nous.

Il s'éloigna de moi quand je m'ouvris à lui de mon projet de mariage d'une part, et de mon envie de déménager pour vivre seule dans un appartement, d'autre part. Maintenant qu'il n'est plus là, chaque coin de la maison est rempli de lui, chaque recoin me parle de mes souvenirs avec lui. Entrer dans la bibliothèque, traverser le salon ou recevoir mes sœurs et leurs enfants les jeudis soir me procure une souffrance dont je ne sais comment soigner l'amertume.

J'ai commencé à sentir que son regard me fixait dans chaque angle de la maison, souvent j'ai entendu sa voix adorée m'appeler. Mon cœur sursautait, je me dressais figée sur place, j'inspectais autour de moi comme si j'invoquais son esprit. Chaque fois que je regardais un tableau, je voyais son regard dessiné en plein centre. Le sentiment de sa présence à mes côtés m'effrayait chaque fois que je rentrai dans la bibliothèque. Il suivait mes pas, à tel point que j'aurais pu me cogner à lui.

J'ignore pourquoi la mort a pris mon père, ou pourquoi il l'a appelée après être tombé malade de tristesse face aux événements qui suivirent les soulèvements populaires arabes. Mais j'ai été frappée de stupeur devant la rapidité avec laquelle ma mère retrouva sa vie habituelle. Même mes sœurs, qui restèrent éprouvées un temps, ne tardèrent pas à revenir à leurs occupations et leur vie avec leur mari et leurs enfants.

La roue de la vie ne s'était arrêtée qu'un instant en gare des vivants, laissant les morts à la solitude de leurs tombeaux.

J'étais seule à avoir perdu mon père. Il continuait à me poursuivre, à marcher avec moi dans chaque coin et recoin de la maison. Je me mis à marcher avec un sentiment imperceptible qui ne me quittait plus, j'entendais une voix qui m'appelait : "Kawthar...!" Et je n'ai pas trouvé d'autre refuge que toi, Machârî.

Petit à petit je suis revenue à notre histoire. Et pour la première fois, c'est toi qui m'as rendu visite dans mon bureau, quelques jours après les funérailles de mon père.

— Toutes mes condoléances, as-tu simplement dit.

J'ignore pourquoi, mais j'ai fondu en larmes à l'instant même où j'ai croisé ton regard. Était-ce que j'avais besoin de toi ? Ou bien parce que je sentais que tu pouvais me rendre un peu de la présence de mon père ? La fois suivante, tu me dis que tu aimerais venir me voir souvent, mais que tu craignais de me déranger.

Cette phrase-là raviva mon envie de quitter la maison familiale et mon projet de vivre seule. Dès que je passais le pas de la maison familiale, le murmure de mon père me revenait, ses yeux m'observaient où que j'aïlle, tant

et tant qu'à de nombreuses reprises je faillis trébucher contre lui et tomber. Souvent, je me demandais pourquoi la sensation de mon père me poursuivait ainsi, pourquoi son âme flottait au-dessus de ma tête. Essayait-il de me chasser de la maison, ou bien de m'y garder ?

Je pris la décision de partir le jour où ma sœur Thorayya revint à la maison après avoir divorcé de son mari, sa petite fille contre elle. Sa présence chez nous m'éloigna définitivement des moments passés avec ma mère et me poussa à me tapir dans ma chambre tout le temps. Car, depuis l'accident du bord de mer, Thorayya s'obstinait à esquiver autant qu'elle le pouvait toute discussion avec moi, et il était rare que nous nous asseyions ensemble.

— Je veux m'acheter un appartement pour moi seule, ai-je déclaré à ma mère qui resta bouche bée. Et pour signifier ma détermination, j'ajoutai :

— J'ai obtenu l'accord de papa avant sa mort.

— Menteuse ! Ton père n'était pas d'accord ! hurla ma mère, pleine d'animosité.

J'ai hésité sur la façon de lui répondre, et je me suis souvenue :

— Papa a dit que lorsqu'il serait mort, je serai libre de faire ce que je veux.

— Marie-toi, et pars d'ici avec ton mari, trancha ma mère.

— Je partirai seule.

Mon indocilité la rendit folle de fureur, ma mère vociférait :

— Ton oncle Baqir saura comment te rappeler les bonnes manières !

Sa menace me transporta de colère, et sans réfléchir j'affirmai :

— À présent, ma décision est définitive.

Mon déménagement et ma vie seule dans un appartement m'apparurent comme une délivrance. J'échappai à la souffrance, aux poursuites incessantes et aux murmures de mon père, aux cris de ma mère et à ses injures sans fin, à la présence de Thorayya à mes côtés dans une même maison... J'étais convaincue que le fait de quitter la maison pour vivre dans un appartement me conduirait à une existence paisible, une vie qui m'irait bien. Je ne rejetterais mes humeurs sombres sur personne, et personne ne me ferait porter le poids de ses humeurs. J'aspirais à posséder un lieu où déambuler, où vivre en toute liberté, sans regard qui me guette, sans voix qui m'arrête. Je me parlais à moi-même : "Rien ne me relie à ma mère et à mes sœurs. Nous n'avons de famille que le nom ! une photo mensongère à la face du monde, rien d'autre. Que m'importe qu'elles se fâchent contre moi, que m'importe qu'elles rompent toute relation avec moi ?" Alors j'ai hurlé avec douleur :

— C'est incroyable de ne pas pouvoir choisir l'endroit où l'on veut vivre !?

Et plus fort, plus folle encore :

— Tout cela n'est qu'une farce !

J'ai chargé Machârî de me chercher un appartement avec vue sur la mer, dans un immeuble neuf, et j'exigeais "un appartement les pieds dans l'eau avec du soleil de tous côtés".

Avec une attention joyeuse, Machârî accepta ma demande et moins d'une semaine après, nous allions ensemble visiter plusieurs appartements, il se comportait devant le gardien comme si nous étions mariés.

Je choisis un vaste appartement neuf dans le quartier de Salamiya donnant sur la rue du Golfe-Arabe. Le bleu azur de la mer y pénétrait et illuminait la chambre à coucher et le salon. Deux chambres, un salon, une grande cuisine salle à manger, une pièce pour la bonne. Je n'eus pas à toucher aux sommes que j'avais placées à la banque, ma part d'héritage de l'argent de mon père suffit pour acheter l'appartement. Je n'étais pas prête à entrer dans le tourbillon des plans d'architectes et des entrepreneurs pour bâtir la parcelle de terre qu'il m'avait offerte. Sans doute la vendrais-je plus tard, quand son prix aurait monté.

— C'est entendu ! avais-je dit à Machârî, avant d'apprendre à ma mère que j'avais signé l'acte de vente et reçu le titre de propriété.

Dès que j'eus en main ce document, la première idée qui me vint à l'esprit fut d'emporter de la maison de mon père le plus grand nombre possible de tableaux et certains livres de la bibliothèque. Je restais ainsi fidèle à mon père, je demeurais avec lui en emportant avec moi un peu de son être profond, un peu de son amour pour la culture et l'art dans ma nouvelle maison.

Comme j'aurais aimé que tu sois encore vivant, papa, pour venir voir mon appartement ! Je suis sûre que tu aurais aimé mon goût, que tu aurais aimé cet appartement et que tu serais venu me rendre visite pour que nous nous asseyions ensemble, à parler d'un roman ou d'un recueil de poésie, comme nous le faisions dans ta bibliothèque. Je crois, papa, que tu aurais aimé Machârî lorsque tu aurais vu combien il est aimant avec moi et combien je suis attachée à lui. Une vie sans amoureux est une terre de désolation, papa !

Aujourd'hui est le jour de mon mariage et depuis que j'ai ouvert les yeux, je suis étendue sur le lit de ma chambre, au milieu d'une valse de souvenirs, et de la peur.

Quand ma mère fut certaine de ma détermination à acheter un appartement, elle m'intimida en disant :

— Ton oncle Baqir va s'occuper de toi.

Mon oncle vint à la maison et il me hurla dessus :

— C'est vrai ce que dit ta mère ?

Je fis comme si je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, je me mis à l'observer fixement, alors il ajouta :

— Tu achètes un appartement ?

— J'ai l'autorisation de mon père.

— Ton père est mort.

— Il est toujours là avec moi.

Il me regarda plein de dédain, comme s'il trouvait absurdes ces fadaises, alors je précisai :

— Si tu ne me crois pas, je jurerai devant Dieu.
Mon oncle essaya de m'influencer :

— Une fille bien éduquée qui quitte la maison familiale pour habiter seule, c'est la honte sur la famille !
Je l'écoutais.

— Que diront les gens de te savoir dans un appartement ?
Comme il connaissait mon tempérament et l'acuité de mon franc-parler, je sentis qu'il craignait ma colère provocatrice. Alors ma mère cria à mon endroit :

— Si tu étais un homme, je te tuerais.
À ce moment-là, je me levai et je quittai la réunion :

— Dieu dans sa sagesse m'a fait naître fille, dis-je.
Mon oncle me lança sans préavis :

— Nous te tuons.
Je le regardai sidérée par ses mots et l'interrogeai avec mépris :

— Qui ça, vous ?
— La famille tout entière.
Je faillis lui dire merde, avant de me raviser :

— Je déménagerai dans mon appartement.
— Tu resteras dans la famille.
Il me menaçait de nouveau d'un ton et d'un regard intimidants.

— Je ne commets aucun crime, je me marierai et je vivrai avec mon mari.
— Le misérable sunnite !?

Il avait dit ce mot d'une façon qui me piqua au vif, je réfléchis à une réponse qui puisse le blesser, mais je ne trouvai rien d'autre que :

— Je l'aime.

Pour repousser les insultes virulentes qu'il me jetait au visage, je me réfugiai dans ma chambre, tandis que la voix de ma mère courait derrière moi :

— Que Dieu vienne te prendre !

J'ai peur, Machârî. Je ne sais pas où me mènera mon mariage avec toi. Depuis que je suis réveillée, je tourne et retourne la question : qu'advient-il si tu m'abandonnes après tout cela ?

Quand j'ai emménagé dans mon appartement, l'idée bizarre m'est venue que j'avais acheté un endroit pour moi, alors comment pourrais-je accepter d'y venir avec l'homme que j'aime et que chaque recoin se remplisse de lui, de sa présence, de son amour, de l'écho de son rire ? Une grande amertume m'envahit, et je me dis en mon for intérieur : l'argent ne fait pas le bonheur !

Pourquoi n'avais-je pas rencontré Machârî avant son mariage ?
Et l'amertume soudain devient une boule noire qui m'étouffe.

Peut-être parce que je suis, ici même, seul dans la pièce close de mon bureau, et qu'aucun bruit ne vient troubler la clarté de mon imagination... Peut-être parce que j'aime la chanson *samâri* qui me rappelle ma mère et ses amies, me ramène à mon adolescence dans la partie orientale de Farij al-Qodaybi, puis plus tard de Farij Borsali... Peut-être pour d'autres raisons encore... La mélodie s'est emparée de moi au moment où j'ai commencé à écrire le roman, j'ai imaginé Kawthar vacillant de toute sa hauteur vêtue de l'habit brodé d'or, ployant la branche de son grand corps et dansant avec lenteur le *samâri*.

*J'ai dit danse, elle répondit je suis sportive,
Je veux apprendre le jeu des jeunes gens*

Elle danse en faisant onduler ses cheveux dorés, elle bouge avec la légèreté des sportives, laisse son corps rythmer le temps, donner une âme au lieu, et consumer le regard et le cœur des hommes.

Ici, la société brise et réprime le désir féminin, l'empêche de déclarer sa flamme et d'exprimer sa souffrance. Alors, lorsque les femmes se retrouvent pour danser lors de soirées et de fêtes, elles laissent leur corps libre de faire ressurgir ce que la langue a tu, par peur de dire.

Malgré la douleur discale dans mon dos, malgré les fourmillements et l'engourdissement de ma jambe, je suis resté assis devant mon ordinateur, je ne me suis pas levé pour fuir la douleur et tourner en rond dans mon bureau. Je terminais d'imprimer le chapitre avec précipitation, quand le visage de Kawthar est apparu dans l'embrasure de ma porte, avec un sourire magnifique :

— Bonsoir, que ta soirée soit remplie de bonheur !

Elle m'interpellait du regard tout en passant le seuil, je me suis levé pour l'accueillir. Elle portait un pantalon de lin couleur cumin et un chemisier blanc à manches courtes, elle est venue vers moi, m'a serré la main tout en m'embrassant comme par le passé, quand j'allais retrouver son père dans sa bibliothèque et que je la trouvais, assise avec lui, elle bondissait en répétant "Oncle Taleb !", je la prenais dans mes bras pour l'embrasser et la chatouiller en disant : "Notre petite lectrice bien-aimée !"

Derrière elle, Machâr est entré en costume [traditionnel](#)¹. Il m'a adressé son bonsoir d'un ton très retenu, je lui ai serré la main pour l'accueillir :

— Bienvenue !

Il a promené son regard dans toute la pièce, apparemment surpris de sa petite taille et de sa simplicité.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Café, thé ?

Je lisais dans le regard de Machârî un embarras dissimulé.

— C'est mon amoureux ! Et bientôt mon mari.

Kawthar a explosé d'un de ses grands rires que j'aimais tant, elle a ajouté :

— Très bientôt.

Je me suis tourné vers Machârî, il m'a devancé :

— Kawthar vous aime et vous respecte beaucoup.

— Et moi je l'aime comme ma fille.

— Il fallait absolument que je te présente Machârî, dit Kawthar qui s'adressait de nouveau à moi. Tu es l'ami le plus proche et le plus aimé de mon père ! – Puis revenant à Machârî en souriant : Il faut absolument que tu lises les romans de mon oncle Taleb !

— Bien sûr, je n'y manquerai pas.

L'idée m'a traversé l'esprit de demander à Machârî s'il avait réglé son différend avec sa femme, s'il s'était séparé d'elle. Vraiment, il m'était impossible d'imaginer qu'un homme puisse épouser une femme et prétendre en être follement amoureux, tandis qu'il vivait déjà avec une autre. Mais je me suis refréné... Il semblait tout à fait clair que Kawthar était follement éprise de son amant. Mon cœur me disait que Machârî était toujours coincé et tiraillé entre son attachement à sa femme et ses enfants, et sa passion pour Kawthar.

— Je suis venu vous demander la main de Kawthar.

Sa phrase sonnait bizarrement, un peu comme s'il m'avait jeté un seau d'eau froide. Je suis resté figé à ma place, ne sachant que lui répondre... Moi qui avais questionné Kawthar jusqu'aux confins de son cœur, je suis resté muet, mon regard oscillait de l'un à l'autre, de Kawthar à lui, de lui à Kawthar, et le silence de mon bureau que je connaissais par cœur s'est levé pour nous envelopper tous les trois.

— Demande à Kawthar elle-même, lui répondis-je pour fuir le face-à-face.

Puis je me suis tourné vers elle :

— Est-ce que tu en as parlé à quelqu'un de ta famille ?

Elle s'est empressée de répondre :

— Ils savent et ils ne savent pas.

— Que Machârî leur demande ta main, à eux.

Une ombre embarrassée recouvrait le visage de Machârî, et la gêne submergeait celui de Kawthar. Elle a dit d'une voix hésitante :

— Mais tu connais leur position...

— Et Machârî ?

— Je suis au courant... Kawthar m'a tout dit.

J'ai senti qu'il fallait que je m'explique :

— Je suis favorable aux histoires d'amour et au mariage, mais je souhaite que Kawthar soit la seule femme dans votre vie.

— Je l'aime, moi.

Il s'était adressé à moi dans une langue neutre et froide qui me fit tressaillir

en mon for intérieur. Je me suis tu quelques instants, puis j'ai repris :

— Et qu'en est-il de votre femme ?

Soudain son regard avait changé, et le visage de Kawthar était pris de panique. Mais j'étais déterminé à entendre sa réponse :

— Ma femme n'a rien à voir avec notre engagement mutuel.

Il m'avait répondu à contrecœur et avec une gêne évidente. Ses mots m'offusquaient. J'étais interloqué par tant de cynisme, par tant de dédain et d'orgueil. Il défendait son épouse et leur mariage, tout en venant me demander la main d'une deuxième femme ! J'ai répondu d'un ton tranchant :

— Je ne marie pas ma fille à un homme marié.

Le visage de Kawthar est devenu livide. Elle s'est retournée vers lui comme si elle insistait pour qu'il dise quelque chose... Alors il s'est exécuté et a lancé d'une voix confuse :

— Je vais régler les choses.

J'ai totalement ignoré ses mots, je me suis adressé à Kawthar :

— Si ton père était vivant, quelle serait sa position ?

Puis me tournant à nouveau vers lui :

— J'ignore ce qu'il y a entre votre femme et vous, vous êtes le seul à choisir votre chemin de vie.

La contrariété ravageait son visage. Ses photos officielles dans les journaux me revenaient à l'esprit, tandis que la déception effaçait le teint rose de Kawthar. Elle s'est justifiée en disant :

— Il va divorcer, il va la quitter...

J'ai préféré ne pas répondre, et pour mettre fin à notre rencontre :

— Je vous souhaite d'être heureux.

J'eus le sentiment furtif d'être fautif, de participer au malheur d'une femme que je ne connaissais pas en poussant un homme à divorcer d'elle, à détruire sa famille, ses enfants. Si Kawthar l'aime, pensais-je, elle n'a qu'à se donner à lui, mais moi, je ne me pardonnerais pas de participer à démolir le toit d'une famille. L'image de ma mère qui se lamente de l'amère brûlure dans son cœur, de son sentiment d'abandon, le jour où son premier mari l'a trompée en se mariant avec une deuxième femme, reste enfouie en moi comme un déshonneur. Que Dieu ait ton âme, ô mère, combien de fois ne m'as-tu pas raconté ton histoire ?

— Je me suis détournée de mon premier mari le jour où il a pris une deuxième femme.

Les yeux adorés de ma mère se remplissaient alors de larmes.

— Il m'a brûlé le cœur en me privant de mes enfants, mais je ne suis plus revenue vers lui.

Ma mère avait pris ses affaires et quitté la maison de son mari. Elle était retournée chez son père, brisée, mais avec une détermination remarquable. Elle, la femme simple et accommodante, avait décidé qu'elle ne vivrait pas avec un homme ayant épousé deux femmes. Mon grand-père avait vainement essayé de la faire revenir sur sa décision, il l'avait frappée, menacée de mort,

mais elle n'avait pas changé d'avis. Elle avait quitté son mari bien qu'elle l'aimât éperdument. Elle était restée cramponnée à sa dignité, avait versé toutes les larmes de son corps d'être séparée de ses enfants. Son mari l'avait répudiée pour avoir abandonné leur maison. Elle est restée sept années cloîtrée chez son père à ruminer sa douleur, à éteindre le feu de son cœur avec des larmes silencieuses, jusqu'à ce qu'elle épouse mon père.

L'irritation me secouait et l'embarras se lisait sur mon visage. J'ai regardé Kawthar, assise aux côtés de Machârî, et comme elle me connaissait bien, elle a compris mon impatience :

— Nous te laissons à ton écriture, a-t-elle dit.

— Merci pour l'entrevue, a ajouté Machârî avec une intonation que je n'ai pas réussi à déchiffrer.

— Vous êtes le bienvenu.

Comme elle l'avait fait en arrivant, Kawthar m'a embrassé en partant, mais cette fois-ci, j'avais l'impression que des feuilles sèches se craquaient dans nos poitrines. J'aurais aimé pouvoir lui dire :

— Tu es dans une impasse !

Petit à petit, le calme est revenu, ici, en moi-même, dans mon bureau, les pincements de ma hernie discale sont revenus dans mon dos, et les fourmillements dans ma jambe gauche. La solitude n'a pas tardé à caresser mon trouble, et comme si elle voulait me ramener à l'écriture, elle a fredonné la mélodie :

J'ai dit, lève-toi et ôte le voile de la bouchiya...

Et je suis retourné à mon roman.

¹ Le costume traditionnel koweïtien se compose d'une grande robe blanche, la *dachdâcha*, et d'un foulard blanc à carrés rouges ou noirs, la *ghutra*, tenu sur la tête par une cordelette noire, le *'ouqal*.

... d'une vie nouvelle avec toi."

Avec la fin de ton serment, le chemin de ton mariage s'ouvre aujourd'hui, tu vivras une nouvelle vie.

Tu es toujours étendue sur ton lit, dans ta chambre calme. Peut-être est-ce le dernier matin où tu es seule ? Tu ne sais pas comment sera ta vie avec Machârî, ni comment il partagera son temps entre sa femme et toi, jusqu'à ce qu'il se sépare d'elle, ni où il rencontrera ses enfants. Tu ne l'imagines pas les inviter à venir le voir dans ton appartement. Il les retrouvera certainement chez son père, ou dans un café, ou un restaurant d'un des souks.

C'est comme si l'angoisse avait jeté son voile noir sur ton visage. Où t'emmènera le pas franchi avec ce mariage ?

Est-ce que le mariage est une prise de possession de l'autre ?

Tu aimerais tant que Machârî ne soit qu'à toi, qu'il se réveille dans ton lit, que vous preniez ensemble le café du matin, tu lui choisirais ses habits. Puis, vous vous envelopperiez d'un même encens et tu l'embrasserais avant qu'il ne parte travailler.

Ton âme souffre de voir que les choses les plus simples peuvent devenir si compliquées !

Tu doutes que cet appartement puisse un jour vous accueillir, ton mari et toi, et que quelqu'un vienne vous y rendre visite... L'oncle Taleb et sa femme Chorouq accompagneront peut-être la petite Fadia, et Mona et son mari viendront-ils peut-être aussi... Parmi tes sœurs, l'une d'elles te rendra-t-elle visite, comme tu allais chez elles ?

Les lieux deviennent chagrins quand leurs occupants sont tristes. Si l'une de tes sœurs venait, tu papillonnerais légère de joie ! Elle verrait aux murs les tableaux de la maison de Dasma, et tu dirais que ton père et toi, vous partagiez le même amour de la peinture.

Tu as l'impression que la mer t'appelle, que la vie te fait signe et tente d'extirper la question qui t'effraie.

Des bulles de souvenirs flottent autour de toi et remplissent la pièce, comme si tu les invoquais pour nettoyer ton cœur et leur faire tes derniers adieux.

Tu ne sais pas où te mènera ta décision d'aujourd'hui, ce qui t'attend dans le giron de la vie conjugale...

La montre électronique rouge indique 7 heures et quart, il faut te lever

maintenant !

Je ne pensais pas qu'en quittant la maison pour vivre seule, ma vie changerait. J'étais devenue une Kawthar différente de celle qui avait grandi dans la maison de Dasma. Je n'imaginai pas que j'étais à ce point attachée à la maison de mon père et de ma famille. Tout au long des deux premiers mois, à peine la nuit avait-elle étendu son ombre grise et revêtu ses habits noirs que je sentais mon cœur se serrer et les larmes couler dans mon cou. J'essayais de me distraire en lisant un livre ou en regardant un film à la télévision, comme pour me tromper moi-même. Peu à peu la tristesse par monticules s'accumulait en moi et mon âme s'assombrissait, alors j'allais dans ma chambre pour pleurer. Combien de fois me suis-je demandé : "Qu'est-ce que tu pleures, exactement ?"

Un soir, j'ai appelé oncle Taleb sans faire attention à l'heure. Il était presque 11 heures du soir, il m'a répondu d'une voix endormie :

— Allô ?

J'étais incapable de lui répondre, mes larmes me seraient la gorge, il a prononcé mon nom :

— Kawthar... Kawthar...

Il sentit que j'avais besoin de lui :

— J'arrive.

Il est venu chez moi accompagné de Chorouq. Après avoir embrassé mes yeux en pleurs, ils se sont installés à la hâte, en s'attendant à ce que je leur raconte ce qui s'était passé. Mais je suis restée muette, je ne savais que dire... Chorouq m'a alors entraînée vers ma chambre et dès qu'elle m'a enlacée, j'ai fondu en larmes comme une enfant. De retour au salon, j'ai rassuré mon oncle Taleb :

— Je suis fatiguée.

Et après un instant :

— Je ne sais pas comment finira mon histoire avec Machâh.

Ils sont restés avec moi jusqu'à 2 heures du matin, j'ai étalé devant eux toutes mes angoisses et mes peurs, je parlais en pleurant et je pleurais en parlant. Mon oncle Taleb est demeuré silencieux, le regard rivé au sol, avec un rictus que je n'arrivais pas à lire, tandis que Chorouq pleurait avec moi. Avant de partir, il a dit :

— Nous sommes tous deux avec toi.

— Appelle-nous à toute heure, ma chérie, ou viens nous voir, m'a conseillé Chorouq, les yeux remplis de larmes.

— La décision est dure à prendre, et il n'y aura pas de solution facile.

Mon oncle Taleb a pris mon visage entre ses mains, comme il avait l'habitude de le faire chez mon père, il m'a regardée droit dans les yeux et il a

dit :

— Tu es forte et je suis avec toi.

Il m'a embrassée et Chorouq m'a enlacée. Quand j'ai refermé la porte derrière eux, j'ai senti le sommeil m'envahir.

J'étais très heureuse le jour où j'ai déniché ce que je cherchais dans le quartier de Salamiya sur l'avenue de la corniche. J'ai enregistré le titre de propriété à mon nom au palais de justice. J'étais préoccupée par le sentiment que Machârî était plus content que moi encore : il s'imaginait jouir d'un nouveau lieu pour nos rencontres, il voyait là le début d'une nouvelle étape dans notre relation.

Je n'ai rien dit à ma mère ni à mes sœurs. Quand j'ai réalisé qu'il faudrait meubler cet appartement, j'ai eu envie de proposer à Machârî qu'on choisisse ensemble le mobilier. Le temps est resté suspendu, avant qu'il ne réponde :

— Choisis ce que tu veux, et ça me plaira.

Sa phrase m'a blessée. J'avais tant rêvé d'une maison qui nous réunisse... Soudain les moments où il craignait de paraître avec moi en société m'ont envahie. Je réalisais la fragilité de l'amante, que chaque parole de l'homme aimé pouvait égratigner. Pendant que je ravalais ma contrariété, il a ajouté :

— Je paierai tout le mobilier.

Sa nouvelle réponse m'a contrariée plus encore. Ainsi il pensait que l'argent pourrait éteindre le feu de ma colère contre lui, qu'il serait une monnaie d'échange suffisante pour le laver de tout remords. Je l'ai regardé, au bord de l'explosion, et j'ai lancé :

— Parfois, je te déteste.

J'aurais pu dire "je te méprise". Et pour être tout à fait claire, j'ai ajouté, glaciale :

— Je n'accepterai pas un centime de toi pour le mobilier.

Comment fait-on pour rencontrer ceux que l'on aime, pour qu'ils soient comme on les désire ? Les comportements de nos amoureux laissent derrière eux des blessures profondes à nos cœurs et nous abandonnent, terre ravagée par la tristesse.

Qu'est-ce qui me contraint à rester avec quelqu'un, malgré les désillusions, malgré sa cruauté, parfois même sa fadeur ? Si ce n'est que l'amour est aveugle et nous prend par la main pour nous conduire sur les chemins de la souffrance ?

Quand j'ai réfléchi à la façon dont je meublerais mon appartement, la première chose qui m'est venue à l'esprit était de transporter certains livres de mon père pour les avoir à mes côtés. Car j'avais l'habitude chaque soir, lorsque j'entrais dans la bibliothèque, de retrouver l'âme de mon père qui planait autour de moi, et accompagnait chacune de mes idées et chacun de mes pas.

Je luttais pour réprimer mes pleurs à chaque livre, roman, recueil de poésie que je tenais entre les mains. Je revivais mes plus belles années, passées avec

mon père, à partager ses œuvres. Je rangeais les livres avec attention dans des sacs, doucement, j'appelais ma bonne pour qu'elle les porte à ma voiture. Je savais bien que personne dans la maison n'avait de lien avec les livres et la bibliothèque, mais le sentiment d'agir dans l'ombre me faisait mal. J'étais obligée de voler les livres de mon père, parce que mon crime suprême était d'exercer mon droit à choisir où j'allais vivre. J'avais embarqué sur le navire de l'existence cachée, le voyage serait solitaire et douloureux.

Mon amie Mona m'a finalement aidée à meubler mon appartement. Le jour où je lui appris que j'avais acheté un appartement pour y vivre seule, elle a balbutié et a écarquillé les yeux :

— Quoi ?!

— Oui, un appartement dans le quartier de Salamiya.

J'ai mesuré son étonnement avant de le considérer par le mépris :

— Je ne supportais plus les harcèlements de ma famille.

Je lui ai expliqué les brimades de ma mère, l'hostilité de ma sœur, les cris de mon oncle.

— Et puis j'ai plus de trente ans ! ai-je ajouté.

Quand elle s'est sentie rassérénée, comme à son habitude, ma chère amie a bondi de son fauteuil et s'est précipitée pour m'embrasser :

— Toutes mes félicitations ! Je suis prête à t'aider en tout !

Son visage avait retrouvé un sourire paisible.

J'ai pris la décision de ne recevoir Machârî chez moi qu'après avoir tout terminé. Il m'a priée maintes fois mais je le repoussais doucement :

— Tu ne peux pas me rendre visite maintenant.

Il s'est excusé des paroles qui lui avaient échappé, a expliqué qu'il était occupé et n'avait pas le temps de m'accompagner pour acheter le mobilier, que la plupart des hommes ne faisaient pas les magasins...

Alors je lui ai répété :

— Je me débrouille très bien toute seule.

Après avoir terminé de meubler mon chez-moi et de remplir ma bibliothèque des livres que j'aimais, il me restait une chose importante à faire : prendre les tableaux de peinture de la maison de mon père et les transporter dans mon appartement. J'ai passé des heures à observer les tableaux des plus grands peintres arabes pour choisir ceux que j'emporterais avec moi, et pour la première fois je réalisais combien j'y étais attachée et que chacun correspondait à une époque de ma vie. Jusqu'à ce que je me fixe sur les tableaux que je préférais, peut-être étaient-ils d'ailleurs les plus chers. Je me suis arrêtée devant un tableau du peintre koweïtien Ayoub Hussein que j'avais acheté avec mon père, et qui était le seul à plaire à ma mère. Je ne pouvais pas le lui laisser... J'ai choisi un jour où notre maison était vide : ma mère était partie dans notre bungalow. J'ai fait venir un transporteur, Mona m'a aidée à enlever les tableaux et à les déposer dans mon appartement. Puis nous sommes en toute hâte allées à la réserve pour en prendre d'autres et remplacer ceux que j'avais pris... J'étais sûre que personne ne se rendrait

compte de rien, et je me tenais prête à répondre à ma mère si elle me disait quoi que ce soit. Entre les problèmes de divorce de Thorayya et le raffut de ses enfants, ma mère n'a en effet rien remarqué des tableaux échangés.

Pendant toute une période et à chaque nouveau pas, je me répétais en moi-même que la femme n'est qu'une pauvre créature ! Après la mort de mon père, il ne restait pas d'autre homme que Machârî dans ma vie. Je n'avais pas de frère, plus de relation avec mon oncle ni avec ses enfants. Quel malheur pour la femme qui a perdu son âme, parce qu'elle s'est obstinée à faire valoir ses droits et s'extirper du poids des traditions et des mœurs archaïques dans une société d'hommes qui la brident, comme si elle avait cherché à accomplir une mission impossible !

Quand j'ai eu terminé de meubler l'appartement, d'accrocher les rideaux, de ranger la bibliothèque, de choisir un mur pour les tableaux, une sorte de familiarité avec les nouveaux lieux s'est installée. De plus en plus souvent, je venais dans cet appartement que j'avais aimé et choisi. Je me répétais à voix haute, comme pour mieux me convaincre :

— Je vais chez moi !

J'appelais Mona pour lui dire :

— Je suis en route pour mon appartement...

Quand l'heure fut venue de me confronter avec ma famille, je fus saisie par la peur. Fallait-il donner mon adresse à ma mère, mon oncle et mes sœurs, pour leur montrer que je n'avais rien à cacher ? J'étais prête à les recevoir à tout moment, j'avais choisi de déménager car, plus que tout, je désirais vivre libre, dans mon monde à moi. J'ai tourné le problème dans tous les sens, et puis j'ai pensé que la confrontation ne servirait à rien. Mieux valait que je m'éloigne dans le calme en attendant de voir ce qu'il adviendrait. Pourtant, j'avais peur qu'ils disent : "Elle a fui parce qu'elle s'est trompée et qu'elle n'a pas eu le courage de nous affronter." Alors un soir, tandis que nous étions assises ensemble, j'ai laissé entendre à ma mère :

— J'ai acheté un appartement.

Son regard s'est rempli de colère, comme si elle attendait depuis toujours cette confrontation guerrière. Comme pour s'assurer d'avoir bien compris, elle a répété :

— Un appartement ?

— Oui.

J'ai confirmé doucement et pendant un instant, elle est restée sans voix. Puis elle s'est contentée de téléphoner à Jamila pour lui demander de nous rejoindre au plus vite. Rapidement, toutes mes sœurs étaient là : Jamila, Fatima, Zaynab, seule Thorayya est restée à distance bien que dans la maison. Je n'ai pas bien compris pourquoi, mais Jamila a d'abord pensé que je plaisantais – j'étais incapable de faire une chose aussi folle ! –, elle a demandé d'une voix différente :

- Pourquoi achèterais-tu un appartement pour vivre seule ?
- Parce que j'en ai envie, lui ai-je dit, toujours avec douceur.
- Mais qu'est-ce qui te dérange, ici ?

Elle continuait de me regarder fixement. Je la trouvais idiote et égoïste, elle oubliait qu'elle vivait dans sa propre maison, avec son mari. On sentait une émotion dans sa voix, tandis qu'elle m'expliquait qu'acheter un appartement et quitter la maison pour vivre seule ferait un scandale et aurait des répercussions sur la vie de mes sœurs et de leur mari. D'ailleurs, aucune d'entre elles n'aurait le culot d'annoncer à son époux : "Ma sœur vit seule." Même leurs enfants seraient incapables de comprendre et d'accepter une telle situation ! Le Koweït est un petit pays et la nouvelle se répandrait vite. Les mauvaises langues s'en donneraient à cœur joie. Secouée par un émoi qui traversait tout son corps, elle m'a demandé :

— Je te supplie de ne pas détruire nos vies !

Sans réfléchir, je lui ai crié au visage :

— Et qu'en est-il de ma vie à moi ?

La sonnette de la maison a retenti. Les longues années passées à m'occuper de leurs enfants me revenaient en un instant. Dès que l'une d'elles avait envie de partir en voyage avec son mari, de prendre des vacances pour le plaisir, pour se reposer, elle m'envoyait ses enfants. D'abord je n'étais pas mariée, et puis j'aimais les enfants, j'étais même celle qui s'en occupait le mieux. Enfin, j'étais la première à leur rendre service dès qu'elles en avaient besoin... D'accord, être avec des enfants m'apaisait et illuminait mes journées, j'avais des liens forts avec certains de mes neveux, ma chambre était remplie de dessins, malgré cela, une question ne cessait de me tarauder comme un coup de poignard : quand jouerais-je avec mes propres enfants ? quand m'appellerait-on "maman" au lieu de "tatie" ?

Chaque fois que l'une de mes sœurs partait en voyage et me laissait ses enfants, les journées basculaient en jeux, rigolades et chahut qui n'en finissaient pas ! Quand je les prenais dans mes bras pour leur dire au revoir et les embrasser, la tristesse me nouait le cœur et plusieurs jours passaient avant que je m'en sorte.

Machârî, un jour nous écrivons notre livre. Il est vrai que j'ai peur de ne pas savoir dans quelles mers naviguera notre bateau, mais sans te le dire, je porterai un enfant de toi, et me réjouirai de passer avec lui le restant de mes jours !

Ce soir-là, mes sœurs sont revenues à la charge. Fatima a parlé la première :

— L'oncle Baqir sera furieux ! Tu sais combien son fils Mahdi est impulsif.

L'ombre de sa menace prononcée à demi-mot s'est vue sur mon visage. J'ai répondu calmement :

— L'oncle est au courant de mes projets pour l'appartement.

“Je te renierai !” avait hurlé ma mère. Et comme si elle jouait sa dernière carte, elle a ajouté avec une tristesse incendiaire à lui briser la voix : “Si tu quittes cette maison, tu n’y remettras plus les pieds !”

Ma mère et mes sœurs m’ont reniée parce que j’ai choisi le chemin de ma vie. Alors que j’étais assise parmi elles, je parlais en moi-même, la tristesse au cœur. J’aurais aimé pouvoir leur parler à cœur ouvert :

— Vous êtes des égoïstes qui vous occupez de votre vie et ne pensez pas à la mienne...

Quand soudain la tristesse s’est changée en une gêne sombre à regarder ma mère, l’épouse de cet homme libéral, lettré, qui a passé sa vie à lire, à réfléchir, à se cultiver avec des amis écrivains. Et comme si une pierre me fouettait le visage, l’idée m’est venue : “Il n’était pas d’accord pour mon mariage, il ne serait pas d’accord pour que je quitte la maison !”

Je me suis mise à détester être là, parmi elles. Je me suis levée pour les quitter, mais avant de partir, je leur ai dit :

— Je serais heureuse de vous recevoir dans mon appartement.

Les mots de ma mère m’ont rattrapée :

— Je continuerai de te maudire.

— Ce n’est pas grave.

J’ai pris le chemin de ma chambre. Ce soir-là, j’avais l’impression que l’escalier ne se terminerait jamais...

Mon père, cet homme éclairé, avait refusé mon mariage et que je parte vivre seule, ma mère et mes sœurs m’avaient reniée, mon oncle me menaçait, Machârî s’obstinait à préserver son mariage.

— Que diront les gens de toi ?

Je suis rentrée dans ma chambre et je me suis jetée sur mon lit. J’aurais aimé que le toit me tombe sur la tête et que tout soit fini.

On m’aurait pardonné si j’avais eu peur, si le doute s’était lu sur mon visage ! Mais mon mariage avec mon cher Machârî valait bien mieux que de rester accrochée dans le piège de la défaite, des blâmes et du chagrin.

Cette nuit-là, après l’altercation avec ma mère et mes sœurs, je suis tombée dans un puits de sommeil sans fond. Je me suis vue marcher sur une terre rocailleuse et hostile, quelque part où il n’y avait plus âme qui vive, je me demandais : “Quelle direction prendre ?” Et tandis que mes pas se perdaient, j’ai vu mon père dans un costume brodé aux couleurs vives, il était assis au milieu de sa bibliothèque, un livre à la main dont la couverture était chamarrée. Je l’appelais, mais il ne répondait pas, comme s’il n’entendait pas. Je me suis mise à courir, à m’agiter, à tomber, les pierres arrachaient mes mains et mes genoux, je sentais la viscosité du sang qui coulait, tandis que lui

restait assis à sa place dans un calme infini. Et quand je suis arrivée près de lui, il m'a tendu le livre, pour disparaître comme il était apparu. J'ai ouvert le livre et j'ai découvert qu'il ne contenait que des pages blanches, et vierges.

Le jour suivant, il m'a fallu décider de la date de mon déménagement. J'avais déjà transporté tous les papiers et toutes les affaires de ma chambre. Machârî me poursuivait avec son insistance : "Quand ?"

Je suis rentrée du bureau, et comme à mon habitude, je me suis installée pour déjeuner avec ma mère. Elle évitait de lever les yeux vers moi. Je sentais qu'elle ne mangerait pas et qu'elle avait attendu mon retour pour savoir si j'étais toujours déterminée à quitter la maison. J'ai avalé ma bouchée, je ne sais pas comment, et je suis montée dans ma chambre... Je quitterais la maison de mon père sans retour... Un poids immense oppressait ma poitrine et mon cœur. Je regardais les murs de ma chambre et repassais le film de ma vie. Dans cette chambre, dans la maison de mon père, j'avais vécu plus de trente ans, je suis passée de la petite écolière à l'étudiante, puis à la banquière... Mon père venait au bord de mon lit le matin et il me répétait avec amour :

— Ma Kawthar...

Dans ma chambre, j'ai lu mes plus beaux romans, j'ai revu mes films préférés. J'ai accueilli mes neveux pour dormir, jouer, remplir la pièce de cris, de disputes et de rires. Entre les murs de ma chambre, j'ai fait la connaissance de Machârî, je l'ai aimé, je l'ai rêvé...

Comme une petite fille, je m'approche du mur pour y coller ma joue, je me regarde dans le miroir en disant "au revoir". Et comme pour lui faire mes adieux, j'ouvre la porte de la salle de bains pour lui jeter un dernier regard. Mon cœur est serré, mes larmes coulent. J'ai le sentiment que je n'aurai pas la force de quitter ma chambre.

Comment s'attache-t-on si fort à un endroit et quel secret nous lie à lui ? Comment des murs sourds et solides peuvent-ils se transformer en souvenirs qui nous hantent et dont on ne parvient pas à se séparer ?

En m'arrachant à ma chambre, je lui ai dit comme pour m'excuser de partir : "Je t'aime !"

J'ai sorti ma valise, j'ai appelé ma bonne et je suis descendue. Ma mère n'avait pas bougé de sa place :

— Je m'en vais.

Ma voix était pleine de larmes, j'avais peur qu'elle se lève pour m'embrasser. Ma décision aurait été anéantie. Mais elle restait prostrée dans son silence sévère, alors je suis partie et en passant la porte, j'ai entendu ses mots pour me dire au revoir :

— Va en enfer !

J'ai évité de lui répondre. Aussitôt assise derrière le volant, j'ai fondu en

larmes, comme si je pleurais la perte de ma vie entière, et de la maison que j'avais toujours adorée.

Voilà ce qui me fait peur, Machârî. J'ai quitté ma famille et j'ai changé de vie pour toi. Alors vas-tu quitter la tienne et changer ta vie comme moi, ou bien seras-tu incapable d'extirper tes jambes de la boue de ton mariage et du machinisme dans lequel tu es englué ?

Cette dernière semaine, une expression étrange est apparue dans ton regard, et quand je t'ai demandé la raison de ce changement, tu m'as répondu, l'air pâle :

— Ce n'est pas facile. Je pense à mes enfants...

Ah ! Si tu savais le mal que m'a fait cette phrase ! J'ai pensé à te quitter, à mettre fin à tout entre nous. Mais TU as décidé du tournant pris par notre relation, et TU m'as convaincue de me marier !

Le jour où j'ai fait mes adieux à la maison de mon père, où je suis venue avec ma bonne dans mon appartement, comme si j'y entrais pour la première fois, je suis restée silencieuse et glacée. Malgré la présence des tableaux de mon père qui habillaient les murs, ils me semblaient vides. Ce soir-là, quand la nuit a recouvert la mer de son voile obscur, j'ai eu un sentiment de malaise profond et bizarre, une peur de dormir seule au point que j'ai failli demander à ma bonne de venir dormir avec moi.

J'étais assise. J'essayais d'apaiser mon angoisse et ma tristesse, Machârî a appelé en criant d'une voix ivre et ravie :

— Enfin !

Cette façon de me harceler me déconcertait, je fis semblant de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire, j'avais bien l'intention de lui cacher que j'avais déménagé.

— Félicitations pour le déménagement !

Je n'en revenais pas.

— Tu es bien dans ton appartement ?

Je restai muette quelques instants, je ne savais que répondre. L'idée qu'il vienne me rendre visite m'était insupportable. Je lui hurlai :

— Je te prie de ne plus me téléphoner !

Je coupai mon téléphone pour m'écrouler en larmes et je m'endormis, là, sur le sofa.

Pourquoi tous ces souvenirs douloureux sont-ils là, au matin de mon mariage ? Aujourd'hui j'arrive au bout. C'est moi qui ai choisi d'entrer dans la course, mais elle fut périlleuse et meurtrière ! Mon oncle Taleb m'avait dit : "Tu es forte", mais depuis quand l'intransigeance n'avait-elle aucun prix ? Depuis quand une société permettait-elle à quelqu'un de lancer une pierre dans les eaux calmes et croupies de sa marre, de sortir des sentiers

poussièreux et archaïques ?

Aujourd'hui, dans moins de deux heures, Machârî passera me chercher et nous irons au palais de justice pour nous marier. J'ai tout arrangé pour les deux témoins. Je n'ai pas téléphoné à ma mère ou à mes sœurs depuis que j'ai quitté la maison de mon père. Pour la première fois, je me dis qu'en sortant du palais de justice, j'appellerai maman et Jamila, mon oncle Taleb et Chorouq, Mona, ainsi que ma tante Altaf, je leur annoncerai la bonne nouvelle.

Mon déménagement, ici même, m'a plongée dans un état psychologique nouveau. Sans doute parce que j'avais besoin de temps avant de m'habituer à vivre seule. Je crois aussi que je me sentais dépérir comme une feuille morte, emportée par le vent dans un ciel grisâtre et couvert de poussière. Lorsque après beaucoup d'effort on réalise enfin son désir le plus cher, on est d'autant plus inquiet pour l'avenir. Que va-t-il se passer maintenant ?

Mona est la seule à me rendre visite régulièrement. Oncle Taleb, Chorouq et la petite Fadia sont venus m'offrir un tableau du peintre Adel al-Siwi. Quant à tante Altaf, j'ai dû insister et la convaincre que "personne ne le saura". Elle n'est venue qu'une fois, et elle était seule.

Tante Altaf fut la première de la famille à passer le pas de mon appartement. Elle avait eu du retard ce soir-là et après lui avoir ouvert la porte, je ne pus m'empêcher de la dévorer du regard, jusqu'à ce que des larmes de joie m'envahissent et que je me jette dans ses bras en sautant comme si elle avait été mon père.

J'avais préparé un festin pour la recevoir, j'espérais qu'elle passerait avec moi le plus de temps possible, mais elle ne resta pas plus d'une demi-heure. Elle voulait que je lui parle de ma relation avec Machârî, mais moi, j'espérais qu'elle serait rassurée par mes nouvelles conditions de vie. Pour mettre les choses au point, je lui dis :

— Le fait que je vive seule n'a aucun rapport avec mon mariage.

Mes mots restèrent suspendus entre nous. Alors je lui expliquai mon désir de m'émanciper et de me sentir au calme et en paix, chez moi. Je ne pouvais plus supporter de vivre avec ma mère qui m'insultait et ma sœur qui me détestait et évitait de me regarder. Malgré cela, la famille était la bienvenue chez moi, je n'avais peur de personne.

Je nous sentais remplies d'une sympathie réciproque, pourtant elle déclara sans préambule :

— C'est le problème de mes filles.

Comme je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, elle précisa d'une voix brisée :

— Leur père et moi avions une relation que rien n'aurait pu détruire, si ce n'est le problème que tu vis actuellement, j'étais chiite et lui sunnite.

Elle expliqua que, quel que soit le jeune homme qui venait demander la main d'une de ses filles, il se désistait en apprenant qu'elle était de père

sunnite et de mère chiite.

— Elles sont grandes maintenant, et j'ai peur qu'elles restent vieilles filles...

Sa voix vacillait.

— Les filles elles-mêmes sont différentes, l'une est sunnite et l'autre veut être chiite.

Je n'osai plus lui parler de moi, je la voyais comme une autre moi-même, brisée, ne sachant quel chemin prendre pour sortir de l'impasse. Elle me félicita d'avoir résisté à ma famille, d'avoir franchi un grand pas. Elle balbutia quand elle me recommanda de faire bien attention, de ne pas faire d'erreur. Pour finir, elle m'enlaça chaleureusement :

— Je me réjouirai beaucoup le jour de ton mariage.

Au moins une personne de ma famille se réjouira le jour de mon mariage ! Et c'est tante Altaf, dont les filles paient aujourd'hui le prix de son union avec un sunnite... Que le mariage est beau dans un monde plein de complications et de tristesse !

Après que j'ai déménagé, ici même, Machârî s'est fait plus insistant, il a téléphoné sans cesse, il a demandé maintes fois :

— Je veux te voir.

Nous nous sommes vus un soir, sur un front de mer du quartier de Salamiya, dans le passage qui longe le centre commercial Alami. Il me harcela pour savoir pourquoi je refusais de le recevoir chez moi. Je restai muette parce que je ne savais pas pourquoi j'avais pris cette décision. Et tout d'un coup, je lui dis :

— Viens, on y va.

Il resta interdit, comme s'il ne croyait pas ce que je disais, j'ai alors ajouté :

— Je pars devant pour préparer le repas.

Il entra chez moi avec un bouquet de roses rouges dans les bras. Il n'était plus le même. Il posa les roses sur la table, et en retirant d'un grand geste son turban, dévoilant ses beaux cheveux, il expira profondément :

— Enfin !

Ce mot-là ne me plaisait pas, que voulait-il dire par là ?

— Je t'aime et je ne peux plus vivre sans toi.

Des mots qui ne voulaient rien dire. Quelque chose me disait que sa phrase ne valait rien, était bon marché et de seconde main. Elle sortait de sa bouche avec légèreté. Pour changer de sujet, j'allumai la télévision et j'appelai ma bonne :

— Apporte le dîner.

Nous avons pris notre dîner, le silence, lui et moi, et les images idiotes de la télévision. Le film de notre histoire se jouait sous mes yeux, et une question douloureuse me broyait le cœur : "Qu'attends-tu de la vie ?" J'étais maintenant de mauvaise humeur, il voulut approcher sa main de moi, je dis :

— Merci pour la visite.

Je me levai pour qu'il comprenne que je souhaitais qu'il parte. À l'instant où j'ai fermé la porte derrière lui, j'ai inspiré à pleins poumons, comme s'ils venaient de se libérer d'un lourd fardeau. Je sanglotais.

Comment la folle passion qui nous attire vers notre amant monte-t-elle en nous puis s'efface-t-elle ? Comment l'eau de la douleur étouffe-t-elle les braises ardentes ?

Quelque chose dans le regard de Machârî l'avait trahi et m'avait avoué qu'il n'était plus l'homme qui adorait le souffle de Kawthar, dont le cœur se fendrait pour une caresse de sa main. Plus tard ce soir-là, j'étais assise à me remémorer sa longue poursuite depuis ma première visite dans son bureau au ministère, quand soudain, la sonnette a retenti. J'ai d'abord pensé qu'il était revenu. Mais je fus mal à l'aise de reconnaître le visage d'oncle Baqir, qui bloquait la porte pour qu'elle reste entrouverte :

— Bienvenue mon oncle. Entre, je t'en prie... dis-je pour l'accueillir, mais une peur se nouait en moi subitement.

Il se hâta de répondre :

— Que Dieu te maudisse !

Que lui répondre ? Je jugeais : mon oncle faisait-il le guet devant mon appartement ? il aurait donné l'assaut après le départ de Machârî ? Les roses rouges me revinrent en mémoire, j'hésitais entre le faire entrer ou lui fermer la porte au nez. Sur un ton de remontrances, il ajouta :

— Ne crois pas que tu nous as échappé.

Pour le faire taire, je l'interrompis :

— Ma porte est toujours ouverte.

Par peur qu'il ne lève la main sur moi, je reculai lentement d'un pas, de sorte à mettre une distance entre nous :

— Je n'ai rien fait de mal.

Ma voix s'échappait avec un pincement au cœur : que se serait-il passé si mon oncle était venu lorsque Machârî était là ?

— Nous ne te laisserons pas noircir notre réputation.

Après m'avoir jeté sa menace à la figure, il se retira, me laissant seule derrière la porte béante, cœur tremblant, les genoux flageolants.

Il y a une semaine, Machârî m'appela pour se plaindre qu'il ne dormait plus.

— Comment puis-je te prouver que je t'aime ? dit-il.

Je souriais intérieurement, et peut-être comprit-il le sens de mon silence :

— Fixe le jour, et nous nous marierons.

Une fois encore, il avait parlé pour ne rien dire. Puis à propos de sa relation avec sa femme :

— Sache que nous sommes séparés, même si nous vivons dans une même

maison.

Je restai silencieuse, comme d'habitude. Alors il continua :

— Je lui ai parlé du divorce.

Qu'aurais-je pu lui répondre ? Quelque chose d'effrayant brouillait mon esprit, je mis fin à la discussion. Je dis avec une once d'embarras :

— Merci.

Pourquoi l'amour se transforme-t-il en une épreuve de vie ? Comment parmi deux cœurs, l'un peut-il désirer que l'autre les détruise tous deux ?

Machârî se plaignait, la voix brisée par la peine :

— C'est difficile... Ma situation est difficile.

Puis il se tut un instant avant d'ajouter :

— Je ne peux vivre sans toi, et je ne peux...

Il garda sa phrase en suspens, et je restai à attendre qu'il révèle ses tourments.

Plusieurs fois, il voulut me rendre visite, mais je restais déterminée à ne pas le recevoir. Cependant, il me surprit une fois en venant tard. Je m'assis alors à côté de lui, tétanisée par l'angoisse de voir venir mon oncle ou son fils. Il se précipita pour dire sans plus de détours :

— Je t'aime, je suis prêt à tout ce que tu demanderas.

Je restais perplexe à ces mots.

— Vas-tu divorcer ?

— Oui.

— Quand ?

— À la fin de l'année scolaire des enfants. J'ai peur que ce soit un coup dur pour eux.

Je ne savais plus quoi dire. Il me donna le coup de grâce en jurant devant Dieu, il semblait rongé par la douleur :

— Je jure que je n'ai jamais aimé une femme comme je t'aime !

Pour la première fois je me sentis faiblir, j'étais tiraillée, je ne savais plus que faire.

Je n'ai plus la force d'affronter oncle Baqir, ses contrôles, ses visites et ses menaces. Je suis sans défense devant l'amour que me porte Machârî. Je me déteste de penser qu'il va perdre ses enfants... Je suis lasse d'avoir mal au cœur, je... Si je prenais conseil auprès de quelqu'un et que je lui racontais mes malheurs ? Ma mère et mes sœurs m'ont reniée, tante Altaf a plutôt besoin d'être consolée, seul oncle Taleb me semble convenir. Sauf que lors de notre dernière rencontre dans son bureau, il avait clairement demandé à Machârî de prendre une décision quant à son mariage. Il ne me reste que Mona. Je lui ai déjà parlé plus d'une fois et elle m'a toujours répondu :

— Ta relation avec lui n'a rien à voir avec son mariage. Mariez-vous et

vivez votre vie !

Une fois, je rentrai chez moi après le travail. Ma bonne philippine m'apporta le repas et j'allais commencer à manger. Je ne sais pas comment, mais elle eut le courage de se tenir devant moi et elle me dit d'une voix hésitante :

— *Madam, don't loose your boyfriend*¹.

Sa phrase naïve me fit du bien. Elle, la femme étrangère, d'une autre culture, me donnait à sentir la sincérité de ses sentiments envers moi, sa tendresse, son amitié, sa façon de partager mon désespoir. Je la regardai, souriante :

— *We will marry.*

Pourquoi l'air durcit-il comme une pierre, au point de me faire mal chaque fois que je le laisse entrer et sortir de moi ?

Pourquoi ne pas quitter le Koweït, quitter les pays du Golfe, me reposer de toute cette rancune amère ? Mais aussitôt la tristesse me rattrapait : je pensais à la Syrie en destruction, à l'Égypte bouillonnante, à Beyrouth terrorisée par les attentats, sans parler de Tunis, d'Alger, de Sanaa... Pourquoi pas Londres ou l'Amérique. Je me sentais mal. Une seule idée revenait m'empoisonner le cœur : "Quitte-le définitivement ou bien accepte l'idée du mariage."

Il y a quelque temps, ma tante Altaf m'a téléphoné au travail, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Elle demanda d'abord si tout allait bien, puis sa voix changea d'intonation :

— Tes sœurs demandent de tes nouvelles.

— Vraiment ? avais-je lancé avec virulence. Je me réfugiai dans son silence pour demander : Qui ça ?

Elle resta muette, puis après un instant :

— Tu ne retourneras pas chez vous ?

La question était absurde, je mis fin à la conversation :

— Excuse-moi, j'ai une réunion.

Son coup de fil m'avait contrariée, une humeur sombre m'avait envahie. Après que mes sœurs n'avaient pas hésité à rendre impossible ma vie pour que leurs mariages s'écoulent paisiblement, elles espéraient maintenant de moi que j'accepte de vivre parmi elles selon leurs règles ignobles ! Où était l'erreur à vouloir être indépendante, dans mon petit monde à moi ? Beaucoup de familles vivent sous un même toit, et seule leur répugnance réciproque, la haine, la ruse et le combat qu'ils mènent au quotidien les uns contre les autres les unissent.

J'étais partagée d'une part entre oublier la médiocrité qui m'entourait, me faire à ma nouvelle situation, vivre seule et le plus sereinement possible, et d'autre part, m'engager avec un homme qui avait déjà une maison, une femme

et trois enfants, pour devenir une femme légitime. Dans mon cœur, dans ma tête, quelque chose me disait de refuser le second choix. Alors, je pris le téléphone pour appeler Machârî :

— Je t'en supplie, on arrête tout.

Il eut l'air étonné, sans doute s'attendait-il à autre chose.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il mal à l'aise.

Je raccrochai. J'aurais voulu ne l'avoir jamais vu, ne l'avoir jamais rencontré. Je blâmais mon âme de m'avoir entraînée dans les affres d'une mer de souffrances et de l'avoir entraîné, lui, à ma suite. Et comme il devenait fou lorsque je téléphonais puis que je raccrochais sans discussion, il rappela. Je coupai mon téléphone.

Vers qui me tourner pour me plaindre de mon calvaire ? Comment la vie, l'entourage deviennent-ils angoissants au point que je ne parviens plus à respirer ? Quel est ce feu cuisant qui brûle nos visages quand il nous est impossible d'atteindre celui qu'on aime ni de récupérer notre âme laissée pour gage dans les feux de la passion ?

Retourner chez mon père ? Plutôt perdre la tête ou même la vie ! Je voudrais fermer les yeux pour tirer le rideau sur ma relation avec Machârî, tout effacer de ma mémoire et de mon cœur.

Je suis Kawthar, mes amies et mes collègues me jalourent et me comparent à une actrice de cinéma ou à un mannequin. Je possède un bon capital hérité de mon père, je vis dans un appartement "de luxe" que j'ai choisi, je n'achète que les meilleures marques de vêtements, de montres, de chaussures, je conduis une Porsche dernier cri. Mais aucun de tous ces biens ne parvient à apaiser mon âme !

Je suis Kawthar, plusieurs hommes jeunes ou d'âge mûr me font la cour. Mais je suis à la dérive, la hache de la tristesse est sur le point de rompre les amarres de mon âme.

Qu'est-ce qui nous emporte sur les chemins de la détresse, qui nous pousse dans les méandres du malheur et de la souffrance ? L'amour peut-il en être la cause ?

Ma mère m'accable : "Il n'y a pas d'autre homme au Koweït ?"

Je me lamente sur mon sort, je me reproche d'avoir embarqué Machârî avec moi dans ce borbier. C'est bien moi qui me suis éprise de lui, je suis allée le voir pour la première fois. Cette histoire est mon histoire à moi, et quand il a accepté le mariage, c'est moi qui ai imposé la condition qu'il divorce de sa femme et qu'il brise le cœur de ses enfants. Je reste étonnée de la façon dont la conscience humaine s'affaiblit et s'abîme face à l'amour, et mon visage est noyé de larmes quand je décide : "Je vais mettre fin à cette histoire." Mais

c'est aussi lui qui est revenu vers moi, qui m'a téléphoné, renouvelant sans cesse sa demande :

— Je veux te voir, une dernière fois.

Quand nous nous sommes retrouvés dans mon bureau, il avait l'air désespéré, et à peine assise, il m'interrogea d'une voix embarrassée :

— Que veux-tu de moi ?

Je restai muette, que répondre à cette question ? Alors il haussa le ton :

— Je t'aime, comment puis-je te le faire comprendre ?

Et comme je restai muette encore, il continua à dire son émotion et son tourment :

— Je vais quitter ma femme, je vais t'épouser.

Il eut l'air profondément triste, touché, affligé :

— Pour que tu me croies.

Enfin, la voix brisée :

— Au début de notre histoire, je voulais juste te posséder, mais maintenant, je t'aime.

Et levant les yeux vers moi :

— Ce n'est pas facile pour un homme marié d'aimer une autre femme. Tout s'est détraqué dans ma vie. Je suis incapable de me concentrer sur quoi que ce soit. Je m'assois avec elle, entouré de nos enfants, mes pensées vont vers toi. Et quand je m'échappe pour venir te rencontrer, je suffoque, leurs visages me poursuivent et m'appellent : "Papa !"

Son cœur était à l'agonie, je sentis battre le mien. Je ne sais plus ce que je ressentais quand il se mit à pleurer, mais je dis :

— Je t'aime.

Y a-t-il meilleure preuve pour le cœur d'une femme que de voir l'homme qui l'aime pleurer devant elle ? J'essayai de me lever pour le prendre dans mes bras, j'en étais incapable. Je l'appelai :

— Viens.

Alors il s'avança comme un petit enfant, il se leva de son siège, pour jeter sa tête dans ma poitrine :

— Je suis épuisé, Kawthar.

— Tais-toi.

Je posai mon doigt sur sa bouche pour lui interdire de parler. Il m'inonda de ses larmes. J'aurais voulu que ce moment dure jusqu'à notre mort.

— Je t'en supplie, marions-nous, et reposons-nous.

Il avait soufflé ces mots entre deux sanglots.

— *Madam...*

La voix de ma bonne traverse mes pensées :

— Votre café est prêt.

Il est 7 heures et quart du matin. Je dois épousseter les questions et la peur de mes draps, je dois me préparer pour la venue de Machârî... J'ai moins de

deux heures devant moi, avant qu'il vienne me chercher et que nous allions ensemble au palais de justice, qu'il devienne officiellement mon mari, avant que je puisse paraître avec lui et lui tenir la main, que je puisse crier ce mot magique au vu et au su de tous : voici mon mari !

Depuis que je me suis réveillée à l'aube, la peur ne m'a pas quittée, une sorte d'angoisse me tient : est-ce que je vais mettre aujourd'hui un terme à mon histoire avec Machârî ? La question me traverse l'esprit, terrifiante : est-ce que le jour viendra où je me maudirai d'avoir pris cette décision ? Est-ce que je me pardonnerai un jour d'avoir œuvré à épouser un homme marié, père de famille ?

Aujourd'hui, j'accepterai d'épouser Machârî parce qu'il m'aime, parce que je ne parviens pas à vivre sans lui. J'accepte le mariage avec un homme déjà en couple. Comme beaucoup d'autres femmes contraintes à avaler la pilule de leur situation familiale ou sociale, à ingurgiter le poison du silence face à l'existence d'une amante ou d'une seconde épouse, comme beaucoup d'autres femmes qui acceptent la tromperie amère.

Aujourd'hui, je signerai un contrat de mariage avec un homme marié, puis je le recevrai chez moi, dans mon appartement, je laisserai la porte grande ouverte lorsque nous serons assis ensemble, et je crierai au premier venu : voici mon mari !

Aujourd'hui, nous nous assoirons face au juge, Machârî et moi. Sans doute me demandera-t-il, selon la tradition musulmane, où se trouve l'homme qui me représente légalement, mon père ou mon frère. Je lui présenterai le certificat de décès de mon père, l'attestation d'attribution d'héritage qui certifie que je n'ai pas de frère, et je lui demanderai d'être mon représentant devant la loi. À ce moment-là, l'accomplissement de mon mariage sera suspendu à son bon vouloir.

Cela me fait peur et cela me fait mal : après avoir avalé à petites doses le poison de la souffrance, après avoir quitté ma famille, après avoir hésité à épouser celui que j'aime, mon avenir sera suspendu à l'accord ou au refus d'un homme, un juge !

Oncle Taleb ne sera pas d'accord avec ce mariage, et je ne lui trouve aucune excuse. Il a deux filles et doit penser à elles, à la façon dont leur destin serait brisé s'il leur arrivait ce qui m'arrive à moi. Je sais bien que sa fille aînée, docteur Farah, s'est mariée, mais la plus jeune, Fadia, grandit en secret. Est-ce qu'il se comportera comme mon père et reniera ses principes, ses dires, ses romans, pour s'opposer à son mariage si elle vient lui présenter un jeune homme chiite, alors qu'elle est sunnite ? Comment le verrons-nous se comporter, si elle s'entête à vouloir épouser un homme marié ?

Quand je reviendrai de voyage, je lui enverrai une invitation pour venir

chez moi, en présence de Machârî. Je m’émanciperai de cette vie misérable qui a cueilli mon père dans l’insouciance du sommeil, et je ferai l’expérience de l’aventure de la vie, comme je la rêve, comme je la désire aux côtés de l’homme que j’aime et qui brûle en moi.

Quelque chose m’agite, mon cœur me répète : “La vie est bien plus éphémère que la crainte que l’on a de plonger dans ses méandres visqueux.”

¹ En anglais dans le texte.

J'étais assis à mon bureau dans une sorte d'absence, ici même, j'écoutais ma concentration et le fourmillement de ma jambe, je pensais à Kawthar et à la façon dont elle écrivait la fin de son histoire, quand la mélodie profita d'un instant de silence pour se glisser en moi :

*Vêtue d'une robe en voiles légers comme la peau
Et d'un habit que soulève sur ses hanches un fin lacet brodé*

Et avec elle, revinrent les soirées festives des femmes qui peuplent mes souvenirs. Quand elles s'assoient à même le sol sur un tapis dont les couleurs, de bleu, de rouge, restent gravées dans ma mémoire. Les femmes s'assoient sur deux rangs face à face, les chanteuses sont au centre, les tambourins dans leur main, et comme si je me trouvais au milieu des odeurs de ces corps enflammés, je sens l'odeur de rose des habits de ma mère, l'odeur de la graisse du 'oud dans ses cheveux. L'agitation de la fête me revient, les voix entremêlées, et tandis que je suis dans cet ici même noyé dans son silence, j'entends le premier claquement du tambourin qui s'accorde avec le lieu et agite les âmes calmes, puis la musique *samâri* monte portée par les percussions, les fraplements de mains et enfin les voix, au parfum de chagrin.

Quelles images la musique envoie-t-elle en moi tandis que je vole la danse des plus jolies filles, leurs regards pudiques, tandis qu'elles ondulent dans leurs costumes et effleurent l'air de leurs cheveux ? Quel appel le corps lance-t-il par son mouvement, et quelle légèreté l'emporte pour se fondre dans la mélodie ?

Je m'évade, et dans mon imagination prend forme l'allure de cette femme que le poète appelle et supplie de danser... Quel est le tissu qui ressemble à la peau ? Quel est ce poids infime qui vibre et agite les hanches ?

La solitude apprivoise celui qui la comprend et se transforme en ogre pour celui qui l'abhorre. Elle lui dévoile alors son visage mauvais et irait jusqu'à le mordre, ses canines plantées dans son cœur. Mais elle m'a pris moi pour ami, après s'être assurée que mon âme voltige et s'égayait à l'idée de la retrouver, qu'il n'y a pas meilleur lieu pour nous réunir, confier mon écriture, se délecter de lectures, que mon bureau, ici même, dans l'école communale.

Tous les jours depuis cinq ans nous nous retrouvons, la solitude et moi, avec une musique douce. Puis le silence nous rejoint, il arrive léger et souriant, et comme toujours je lève la tête pour l'accueillir. Cinq années ont suffi pour construire notre amitié solide, souvent ils me chuchotent : "Nous

sommes tes amis fidèles”, je leur souris en leur rendant hommage : “Chaque écrivain connaît sa solitude et son silence.”

Dans cet endroit même, dans cette petite pièce, j’ai été abandonné, seul, écrivain et ingénieur... Certains ont cru me mettre au placard, sans avoir conscience qu’ils me rendaient un grand service !

Ici même, j’ai écrit mon recueil de nouvelles *Les Petits Larcins*. Ici même, j’ai imaginé et organisé les Rencontres culturelles et reçu mes amis dans mon salon, pour en faire un salon littéraire ! Ici même, j’ai écrit le recueil *La Chaise*, j’ai préparé, retouché et publié mon premier roman *L’Ombre du soleil*, et l’écriture de mon second roman touche à sa fin, il s’intitulera *Ici même*.

Certains pensaient, à tort, avoir emprisonné un écrivain entre les quatre murs d’une pièce exiguë, sans comprendre que le monde est vaste et que désormais, j’ai le temps et la liberté d’écrire !

Si cet ici même bienveillant n’existait pas, je n’écrirais pas ce que je suis en train d’écrire !

Ici même, dans mon bureau, je passe les heures les plus heureuses et les plus calmes de ma journée. Tandis que j’étais dans ce paradis isolé, j’ai reçu il y a quelques mois une proposition alléchante du ministre de l’Information et du ministre d’État aux Affaires de la jeunesse pour devenir consultant culturel au ministère de l’Information...

Ici même, je me concentre sur ma rédemption... Je rassemble mes lectures et mes écrits, et avec eux, le salut de mon âme !

Lors de leur dernière visite, Kawthar et Machârî m’ont assuré qu’ils allaient se marier. Je n’ai pas voulu heurter Kawthar avec des paroles contrariantes, alors je n’ai rien dit. Kawthar, la fille de mon ami et l’héroïne de mon roman, qui m’a dévoilé son cœur et révélé la peur et la douleur qui rongent son âme, a décidé de se marier avec son amant même s’il reste engagé auprès de sa première épouse.

Hier, je suis rentré tard à la maison, et quand j’ai ouvert la porte j’ai trouvé ma mère assise au salon en train de m’attendre. Elle portait une robe noire et ses cheveux tout blancs m’ont fait frissonner de peur.

— Par Dieu Tout-Puissant le Clément le Miséricordieux ! dis-je.

— Tu arrives bien tard, mon fils.

Ô mère, ton âme est montée au ciel le 23 septembre 2006 pendant que j’étais en voyage dans le Colorado, aux États-Unis, chez ma fille Farah qui poursuivait ses études de master. J’ai demandé d’une voix tremblante :

— Que se passe-t-il ?

— J’ai perdu le sommeil, alors je t’attendais, m’expliqua-t-elle. Puis elle se leva en s’appuyant sur sa canne... Je n’en croyais pas mes yeux, comment ma mère était-elle revenue à la vie ? Je m’approchai d’elle, tous mes membres tremblaient, je tendis ma main pour m’assurer qu’elle était bien là, prendre la

sienne bien aimée et l'aider à aller dans sa chambre.

— Bravo pour la création des Rencontres culturelles !

Cette phrase me fit douter. Ma mère était analphabète, elle n'avait jamais lu ni écrit une ligne, comment me féliciterait-elle d'avoir fondé ces rencontres ? Est-ce que l'âme de ma mère me suivait, me surveillait, contrôlait mes pensées dans tous les méandres de ma vie ? Je tenais sa main moite pour m'assurer qu'elle était bien là, nous avons avancé d'un pas lent, je pouvais entendre mon cœur battre fort, effrayé par la surprise de la retrouver, elle s'est de nouveau adressée à moi :

— Tu écris un nouveau roman ?

J'étais secoué, je suis resté figé sur place. Au ton de sa voix, je ne compris pas si elle me le reprochait ou si elle était à mes côtés, mais elle me serra la main et m'entraîna avec elle.

— Viens !

Je l'ai regardée, j'étais face à mon épouse Chorouq qui me demandait :

— Pourquoi es-tu en retard ?

J'hésitais à lui dire que je venais de voir ma mère exactement à sa place. J'avais peur de lui demander si elle m'avait tenu la main et si nous avions marché ensemble.

— Qu'est-ce que tu as ? m'a-t-elle demandé après avoir remarqué mon trouble.

— Rien... dis-je, en dissimulant un tremblement qui m'agitait encore.

Nous sommes montés ensemble dans notre chambre.

Est-ce que j'ai rêvé les retrouvailles avec ma mère, hier ? Son âme est-elle revenue pour me délivrer un message ?

Ô mère, je vais refuser le mariage de Kawthar et de Machârî, parce que je l'aime comme ma fille Farah, et je donnerai mon accord, bien entendu, si Machârî lui donne son amour entier et à elle seule.

Ô mère, je n'interviendrai plus dans le destin de Kawthar. C'est à elle d'écrire le reste de son roman !

Tandis que je prononçais cette dernière phrase à voix haute, j'ai réalisé que j'étais assis, ici même, dans mon bureau devant l'ordinateur, mon amie la solitude sur une chaise face à moi, et que seul le bruit de la climatisation troublait le calme du silence.

Ce matin, en allumant mon téléphone, j'ai vu que Kawthar avait essayé de me joindre plusieurs fois pendant la nuit tandis que je dormais, mon téléphone était resté éteint. Que voulait-elle ? Quelle nouvelle importante voulait-elle me communiquer, au milieu de la nuit ?

Kawthar et Machârî... Je ne sais pas ce qu'est devenue leur histoire, et je n'écirai pas un mot de plus que ce qu'elle aura elle-même écrit.

Koweït, 20 février 2014

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.